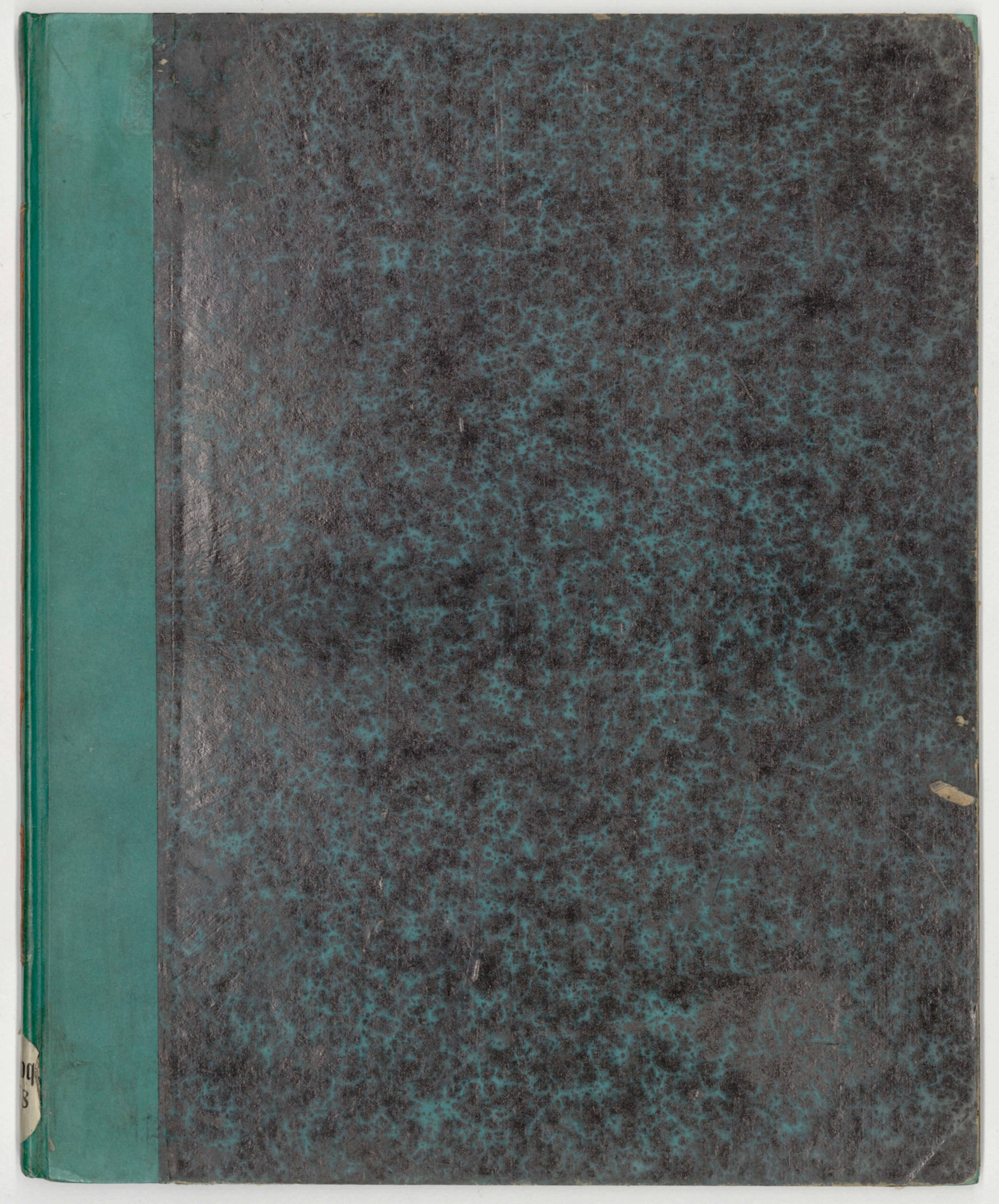

LEOUZON LE-DUC - SERBIE





I)

Le nom Serbe.

Connaître les noms n'est pas peu de choses.
Plato.

I

L'écrivain du premier siècle chrétien nota, qu'autour la mer d'Azov et surtout ~~&~~ à cet endroit que l'on appelle aujourd'hui l'isthme de Tenicale, demeurent les Méotides, les Vales, les Serbes, les Arches, les Zinges et Pseses(1).

Ce mot Serbes faut-il prononcer Serbi ou Servi? On sait que Plinius en écrivant l'histoire se servait de livres grecs(2). On sait aussi que les Grecs n'avaient pas de signes distincts pour b et v. Néanmoins les Romains écrivirent bien ailleurs leurs noms dans lesquels il y a v, écrits avec des lettres grecques sans β (betta)(3).

Mais peut-être tout le monde ne sait pas que les Romains eux aussi confondaient même dans leur langue les lettres b et v.

Qu'il en soit ainsi, nous ne nous rapportons pas aux mots que nous lisons dans les livres latins écrits avec b relativement avec v; les Italiens et les Français, les héritiers directs de la langue latine, prononcent ces mots par v, relativement par b; nous ne nous en remettons non plus à des mots détachés que les Romains eux-mêmes écrivirent de deux manières p. ex. aberruncare et averruncare, sebum et sevum etc. Comme les Romains étaient indécis à l'égard de ces lettres même en écrivant les noms(4) des nations(4), ainsi notre Plinius est aussi indécis en décrivant les nations et les endroits dont il connaissait parfaitement les vrais noms(5).

---

(1) C. Plinius Secundus, hist. natur. VII. 7. — (2) C. Plinius Secundus, hist. nat. II énumère en général et les écrivains grecs, dont les oeuvres il employa et il les cite à part dans certains endroits. (3) voir les noms gravés sur les monnaies grecques de Vespasian, ~~Ves~~ Nerva, Verus, Severe chez Vaillant, numismat. ro- man. imperator. (Romae, 1743) tomo II. pag. 91, 92, 116, 179, 232; et d'autres chez Katančić, Istri geogr. t. II. pag. 145–154; et chez le même columna mil. pag. 103–104.

(4) M. Terent. Varo de re rustica, I, 52. écrit Bagienni; C. Plin. Sec. h. nat. III. 20. appelle cette même nation Vagienni.

(5) C. Plin. Sec. h. nat. III, 3., dit qu'il parlera de Arebaces, et arrivé là il les appelle Arivaci; le même hist. nat. III, 21. appelle la ville Alvona et les habitants de cette ville Albone.

Mais peut-être c'étaient des fautes des copistes et peut-être ce n'était pas de l'indecision de la part des Romains.
Le nom du fleuve Danube Danuvius(1) on grava dans les pierres et non pas Danubius que nous trouvons dans les livres. Sur les colliers que les esclaves portaient au cou on grava „reboca" au lieu de „revoca"(2) et dans les monuments romains on trouve même le mot servus écrit „serbus"(3).

Puisque les Romains entaillaient et gravaient les lettres de cette manière, il est clair qu'ils les écrivaient aussi de la même manière; et les copistes et les éditeurs des livres romains ont sans doute très souvent confondu b et v. Au moyen âge cette indecision (confusion de b avec v) se developpa avec l'écriture.

On pourrait peut-être dire que seulement des ignorants écrivaient Abari et Avari, Fabiana et Faviana etc. mais voici un savant qui écrit les fleuves croates Drabus et Sabus(4), des savants et des compatriotes qui écrivirent p. ex. Besprem(5) au lieu de Vesprem, dibina, salbationes, indibiduae, cibitate,(6) etc.

Donc d'apres les documents continuels il revient au même si c'est écrit Serbi ou Servi.

C'est une vérité si simple qu'elle s'impose au lecteur quand même dès qu'il a pris connaissance de l'ancienne écriture; elle est si claire que la science n'en doute nullement.(7)

Si ces écrivains-là ~~dont~~ pour qui le nom „Serbe" fait la joie et le bonheur, je dis si ces écrivains là conaissaient ou s'il voulaient observer cette verité — probablement ils n'auraient plus l'envie décrire et de parler d'une nation (des) Serbes.

Et si nous pouvions nous contenter à la manière de ces écrivains, en demontrant le nom écrit, la dissertation suivante commencée par ce chapitre serait en même temps terminée. —

---

(1) Voir ces inscriptions p. ex. chez Katančić, Istri geograph. t. I. pag. 128, 403; t. II. pag. 132, 220 etc.
(2) Laurentius Pignorius, de servis antiquor. (Amstelaedami, 1674) pag. 32, 33. —
(3) Ausonius Popma, de usu antiquae locutionis, I, 3.
(4) Autores lat. linguae, (S. Gervasii, 1602. pag 1169), Isidorus Hispalens. originum XIV. 4. —
(5) Anonymus Belae regis notarius, 48.
(6) Muratori, scriptores rer. italicar. t. VI. pag. 201.
(7) (Mongez) encyclopedie methodique, t. I. lettre b, p. 385.

2 3

Chap. II

L'Homme connaissant la force et la vie de la langue romaine, porte le jugement suivant sur l'origine du mot „servus": „ceux que les vainqueurs pouvaient faire ~~(perir)~~ perir d'après la loi martiale et dont la vie fut conservée, devenaient esclaves." (1)

C'est aussi l'opinion l'avis des philologues (2) et des ~~jurisprudents~~ jurisconsults (3) romains. De cette manière le <u>servus</u> romain est le veritable frère du <u>zarob</u> croate.

Et d'après la vieill ortographe (ancienne écriture) quelle est la difference entre <u>zarob</u>, <u>Serb</u>, ou Sorab (4), quelle est la difference entre ces noms, sous lesquels les Serbes sont autrefois cités comme sous des synonyms? La reponse nous laissons à ceux à qui elle appartient.

Le nom <u>servus</u> a du être très detesté, puisque les Romains mirent à sa place „familiaris" (5) pour epargner aux esclaves l'injure et pour leur oter l'envie qu'ils portaient aux maîtres (seigneurs). Mais ce changement ne réussit pas. Car le nom servus vit encore à coté d'une foule d'expressions que les Romains donnaient aux esclaves (6). Et de ces expressions les plus importantes pour nous sont: servitium et servitia. Ces deux expressions ne signifient pas seulement l'esclavage invétéré, mais encore elles signifient les esclaves ~~des~~ des deux sexes (pris) collectivement (7). On employait le nom „Servus" pour les esclaves en général c'est-à-dire sans distinction si c'est un homme conquis, acheté ou né dans l'esclavage. Qu'il nous soit donc aussi permis de nous servir ici du mot esclave pris dans (le sens général) la signification collective. Nos savants ayeux nous apprennent que le mot „sužanj" ~~est~~ nouveau dans la langue croate, que „nevoljnik" est le mot le plus ancien pour cette idée, et que au mot romain „familiaris" repond le mot croate „hlapš" ou „hlapac" etc.

---

(1) S. Augustinus, de civitate Dei, XIX, 5. „Servi fiebant, a servando appellati."

(2) Autores lat. ling. pag. 1052, 1399. Isidorus Hispal. origg, IX, 4; Titus Probus, de nominibus, nom Servius.

(3) Digestorum, II. tit. 5. lex. IV. § 2.

(4) Eckhard, XXIV, 126. et ailleurs, chez Jordan, de originibus Slavicis t. II. parte IV. pag. 251.

(5) Macrobius, Saturnalium I, 11,; exemples Epidik de Plautus I, 1.

(6) Laurentius Pignorius, de servis antiqu. pag. 1-570.; Titus Popma de operis servor. (Amstelaedami 1672) pag. 1-181; Ludovici Coelii Rhodigini, lection. Antiquar. surtout XVI, 17-24.—

(7) Autores lat. linguae pag. 1333. Corn. Fronton chez le mot servitus; M. Tul. Cicero de arusp. resp. 25; pro Flacco 97; 3 de leg. 25. ad Brutum 16.; Crisp. Salust. de bello Catilin. 20; C. Plin. Sec. h. n. XXVI, 1.

4

Chap III.

Le commencement de l'esclavage se perd dans l'antiquité : Les livres des temps les plus reculés en parlent qu'il était developpé (1).

Il est certain qu'il n'existait aucun peuple ancien, aucun état historique où il n'y avait pas d'esclaves

Parmi les 50.000 ~~Partes~~ soldats partes il n'y avait que 400 de vrais Partes, de Partes libres; tout le reste de l'armée étaient des esclaves des Partes.(2)

Au temps de Demetrius Falereus il y avait 21.000 atheniens et 400.000 esclaves atheniens.

Quelques Grecs et Dardei possedaient 1000 et plus d'esclaves; il y en avait seulement dans la ville de Corinth 460.000. La petite Egina 470.000.(3) Dans l'armée spartiate il y avait autrefois à coté de chaque Spartiate 7 helotes, c'est-à-dire des esclaves spartiates.(4)

Le nombre des esclaves romains on peut seulement deviner.

Car peu avant la ruine totale des Romains les esclaves de la ville maîtresse encombrèrent toutes les cotes de l'Afrique, de l'(Orient) Ouest et de l'Egypte(5); quel en était le nombre alors au temps meilleurs; quel en était le nombre lorsque l'Italie était la plus belle et la première – aussi à cause des esclaves(6) quel en était le nombre lorsqu'on avait besoin de la fertilité des provinces ~~d'outre~~ mer(7) pour nourir les masses d'esclaves; lorsque (dans) les maisons comptaient les esclaves par legions(8), lorsque éclata la guerre d'esclaves où succomba plus d'un million d'esclaves; lorsque des Romains (privés) particuliers possedaient par 10.000, par 20.000 esclaves et davantage(9); combien donc, demandons nous, il y avait d'esclaves romains alors lorsque un Romain privé particulier en possedait plus qu'il n'en avait des athéniens en tout ?

---

(1) Genesis, 9, 25.
(2) Justinus, hist. Philip XL. 1. 2.
(3) Athenaeus, deipnosophist. VI.
(4) Plutarchus, vitae paral., dans Aristid.
(5) S. Hieronymus epist. ad Eustachium.
(6) C. Plin. Sec. h. nat. XXXVII, 13.
(7) L. Ann. Seneca, epist. 17.
(8) C. Plin Sec. h. nat. XXXIII, 1; la legion romain contient ordinairement 6000 hommes.
(9) Athenaeus, deipnos. VI.

II 35

En démontrant avec ces phénomènes le nombre des habitants dans les états anciens, nous avons exposé en même temps la proportion numérique entre les seigneurs (maîtres) et les esclaves de ces états-là. Anaxandrid en écrivant: un état des esclaves n'existe pas (1) ne dit autre chose que ce qu'il n'y a ~~pas~~ pas de vallée sans montagne.

L'esclavage ne peut pas être imaginé sans domination: esclave est celui qui a un maître et il est esclave en tant qu'il a un maître.

En effet, les seigneurs de Tyrus excepté Straton et son fils furent furent égorgés par les esclaves de Tyrus et par cela tous les habitants de cet important état ~~étaient~~ excepté le souverain étaient par le sang des esclaves pendant des siècles jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand ne détruisit ce nid esclave (2).

L'écume de la société pour la plupart des esclaves échappés autour de Lucanie, se rassembla et après des destructions, des luttes et des campagnes — fonda un état qu'il ~~appella~~ appela „Brutium" et cela veut dire dans leur langue: état des esclaves échappés (3).

En observant que le mot „polis" signifiait aux grecs la ville et l'état, nous faisons mention qu'il y avait en Libie (4) aussi une ville ou un état des esclaves (Dulonpolis) et ailleurs où il n'y avait qu'un seul qui n'était pas esclaves et en Crète (5). Voilà donc des états où les citoyens (sujets) étaient des esclaves même (par la race) de race.

Dans ce temps lorsque ces poignées d'Athéniens, des Spartiates, des Partes etc. formaient des nations importantes, des états distingués, dans le même temps, si vous comptez par têtes, les esclaves des Spartiates pouvaient form~~aient~~ sept, ceux des Athéniens 19, ceux des Partes 124 nations ou états de la même grandeur qu'ils ne l'étaient ~~les~~ états des Athéniens, des Spartes et des Partes.

On n'exagère pas si l'on dit que chez les anciens peuples (6) il y avait à peu près sur vingt habitants dix-neuf d'esclaves.

Examinons maintenant les Serbes de Plinius.

---

(1) Idem, ibidem

(2) Justinus, hist Phil. XIII, 3.

(3) Diodorus Siculus, biblioth. hist. XVI, ad ann. V. Philippi Maced.

(4) Hecataeus, terrae circuitus, fragment. 318.

(5) Theopompus, Philippica XIII. & fragm. 122.

(6) Hello, du régime constitutionnel (Bruxelles 1849) pag. 60.

6

IV

Les frontières de la Scitie ne peuvent pas être exactement indiquées(1). A cet égard il est le plus sûr de dire que les pays en deça de la mer noire, du Danube, et de la bistule ne viennent pas anciennement sous le nom de Scitie. Nous disons „anciennement", car plus tard au temps de l'empire on comprennait sous le nom de Scitie une partie des terres au sud-est du Danube et il semble qu'alors il y avait de en deça ce côté du Danube deux Scitie(2).

Ce dont il sera question ici, n'a aucun rapport à cette nouvelle Scitie et dans l'ancienne Scitie nous nous en tiendrons principalement aux bords nord et nord-ouest de la mer noire et aux nord-est du Danube.

Les anciens écrivains comprennaient sous le nom Scita beaucoup de nations differentes par le sang et par la langue, s'ils en avaient une langue nationale(3).

De cette manière Scita était un nom commun, plutôt géographique que national. Par consequent lorsqu'on lie de Scites p. ex. Sarmates, Roxolanes, Vandales etc. c'est comme si l'on disait aujourd'hui des Européens p. ex.: Croates, Haliens, Français etc. Ici nous aussi comprendrons les Scites de cette manière et puisque nous n'écrivons pas sur la nation mais sur le nom, nous ne rechercherons ~~pas~~ celui qui était chez les Scites maître et qui esclave.

Les Scites maitres en Medie pendant 28 ans, en ~~reto~~ revenant chez eux trouvèrent une génération (des adultes) adulte, que leurs esclaves aveugles procéèrent avec leurs femmes pendant qu'ils restèrent en Medie. Cette génération s'opposa avec les armes au retour des Scites. Ne pouvant vaincre ces esclaves avec les armes, les Scites prirent des fouets et commencèrent à les menacer, comme on faisait anciennement. Sur cela ces batards ou ces esclaves se soumirent(4).

Il est de toute probabilité que Plinius prend cette génération pour une nation, lorsqu'il parle des Scites dégénerés et d'extraction esclave, et ce qui est en tout cas important, il met ces mêmes Scites dans cette contrée dont les habitants il appelle ailleurs Serbes; il est encore important que Pline ne donne pas d'autres noms à ces Scites degénerés et esclaves(5)

(1) Bouillet, dictionnaire d'histoire et de géographie (Paris 1854) page 1630. mot Scythie.
(2) Sexti (Festi) Rufi, de victoriis et provinciis pop. Rom. 9; (à l'édition Haleski 1698 a été ajouté libellus provinciar. Rom. sous: „Thraciae provinciae"; Zosimus hist. nova IV, 40; V. 10.
(3) Hippocrates de aere; Strabo geogr. II. XI.; C. Plin. Sec. h. nat. IV. 12; Procopius de bello goth. IV, 5; Ammianus Marcell. XXII, 8.-
(4) Herodotus, hist IV, 2. 3.; Justinus hist. Phil. II, 5.
(5) C. Plin. Sec. h. nat. IV. 12.

Et lorsqu'on remarque que les écrivains ne sont pas d'accord en indiquant les demeures des nations scythes, alors cesse toute difficulté si l'on se souvient qu'il y avait en Scythie des peuples vagabonds nomades(1).

Xenofon en tant qu'il connaissait le nord-est de l'Europe, nota que les Scites y dominaient aux Méotides(2)

Méotide était non seulement un nom géographique dont la marque il porte sur le front, mais c'était un nom commun pour beaucoup des nations qui demeuraient autour de la mer d'Azov. Pomponius Mela, le loyal, ~~(entendait)~~ comprenait ce nom de la même manière puisqu'il ne cite ~~p~~ ni les Serbes ni leurs compagnons, qu'enumère l'ample Pline(3).

Le nom Méotides était si commun qu'on l'appliquait même aux Gothes(4).

La nation des Sindes appartient aussi aux Méotides(5); elle habitait l'isthme de Tenikale, donc justement là ou Pline trouva le Serbes(6); et justement ces Sindes sont une nation qui descendit de ces batards ~~sch~~ scythes(7).

Aux esclaves on donnait aussi des noms des pays d'où ils venaient:(8) Dave et Geta étaient des noms esclaves chez les habitants de l'attique (attica)(9). Ce qui est historiquement connu: Les habitants de l'attique n'avaient aucun pouvoir au delà du Danube. Il est donc probable que les Seigneurs de ces regions vendaient les Dabes et les Getes en Esclavage.

Au temps de Constantin I les Sarmates Limigantes chassèrent leurs maîtres par force sur le sol romain(10) lorsque les Sarmates (les maîtres) les avaient armées pour les conduire ~~à~~ combattre contre les Scythes(11).

(1) Hippocrates, opere cit.; Pomponius Mela, III. 5. „Scythae nomades"; C. Plin. Sec. h. nat. VI, 17. „autorum inconstantiâ - propter - vagasque gentes;" exempl. Tabulae Peuting. „Sarmate vagi," chez Jordan, de origg. Slav. t. II. appar. geogr. pag. 184.

(2) Xenophon, de factis et dictis Socratis, II. (3) Pompon. Mela, I, 2, 19.

(4) Historiae augustae scriptores (Argentorati 1677. pag. 570-7); Flavius Vopiscus dans Aurelian, 16 „constat contra Maeotidas bellum D. Claudium nulli magis quam Aureliano credidisse", et Claudius écrit à Aurelian au sujet de ces Méotides de Vopiscus: Gothi oppugnandi sunt, Gothi a Thraciis amovendi:"

(5) Strabo, geogr. XI.

(6) Hellanicus, fragm. 92.

(7) Ammianus Marcellinus XXII. 8.

(8) Autores lat. linguae pag. 63. M. Terent. Varro, de ling. lat. VII. 9.

(9) Strabo, geogr. VII.

(10) S. Hieronymus, chron. ad ann. 28 Constantini.

(11) Eusebius Caesarien., vita Constantini imperat. IV. 6.

De ces maîtres chassés avec les femmes et les enfants il y avait plus de 300.000. (1); ces esclaves-là c'était une nation toute entière (2); en cruauté ils ~~dépassèrent~~ égalèrent leurs maîtres et en nombre ils les ~~dé~~passèrent (leurs maîtres) (3).

Soit que ces insurgés ait reçu des nouveaux maîtres, soit qu'une branche soit restée en esclavage: en tout cas: les Sarmates Limigantes esclaves croyaient le temps propice (pour envahire le territoire romain) pour passer la frontière romaine, lorsque les Sarmates libres attaquèrent les Romains (4).

Quelle masse d'esclaves fallait-il pour vaincre les vainqueurs des Mèdes, quelle masse pour chasser de leur patrie cette foule de ~~braves~~ héroïques Sarmates, quelle masse pour pouvoir oser à faire la guerre aux Romains?

A cette masse d'anciens esclaves arriva des nouveaux esclaves.

Le courtisan byzantin assure que pendant le regne de Justinian I (527-565) les Hunes, les Sklavines et Antes devastaient presque chaque année l'empire byzantin. Quant à moi je dirais que ces nations ont à chaque invasions soit chassé de l'empire soit amené en esclavage plus de 200.000 Romains (sujets byzantin) (5)

Qui connait l'histoire byzantine, sait que se pratiquait depuis la migration des peuples et avant et apres ce Justinian jusqu'à l'époque ou les Croates emigrèrent de la rive gauche du Danube à la rive droite et y acceptèrent le baptême: encore vers 618 on ammena de Constantinople au delà du Danube à peu près 270.000 zarob esclaves (6)

V

Pour éviter tout mal entendu je dirai que l'idée que nous avons de l'esclavage européen d'aujourd'hui, ne repond pas à l'idée de l'ancien esclavage. Cette idée n'embrassait pas les nations subjuguées, ni les nations envers leurs rois, même si ce monarque était le plus cruel tyran.

(1) Anonymus Valesius, Kaulfuss, die Slaven S. 15.
(2) Idatius, fasti consulares, chez Jordan, de originib. slav. t. II. appar hist. pag 83
(3) Ammian. Marcellin. XVII. 12.; exemples XIX, 11.
(4) Idem, XVII, 13.
(5) Procopius Caesariens. hist. arcana, 18.
(6) Nicephorus patriarcha C.P. breviarium hist. (édition de Venise) pag. 8.

aujourd'hui dans le despotisme le plus aigue en Europe tout le monde peut acquerir un certain droit sur quelque chose, aujourd'hui envers tout homme les autres ont une certaine obligation : aujourd'hui chacun est une individualité. Anciennement l'esclave était une chose, il ne pouvait acquerir aucun droit sur aucune chose et sur aucune personne ; personne n'avait de devoirs ni d'obligations envers l'esclave : la seule volonté de son maître était sa loi.

Lorsque nous comprenons clairement ce que signifie l'ancien esclave, il est superflu de repeter les descriptions d'Apuleus, d'Aristophanes, de Galenus, de Plaute, de Seneca et d'autres, il est superflu de mentionner, que toutes ces horreurs que nous lisons que les premiers chrétiens souffraient sous les empereurs romains, dans une mesure plus forte et avec des souffrances augmentées souffraient les anciens esclaves de la part des leurs maîtres (1).

Il suffit de dire que chez les Romains il y avait huit degrès de punitions, le septième degrès était la mort, et le huitième degrès l'esclavage (2).

Chez les Grecs plus humains que nous connaissons, c'est Aristoteles qui décrit avec le plus de douceur l'état des esclaves en disant, qu'à un homme pauvre l'esclave tient lieu du boeuf (3)

Si nous apprenons à connaître le temperament des Scythes, nous pourrons juger de l'état de ~~leur~~ leurs esclaves. Voici ~~+~~ un trait : Au commencement les Scythes vivaient sous des lois équitables ; après ils devinrent des plus malheureux par les injustices qu'ils commirent sur les autres. Ils s'adonnèrent aussi à la debauche comme toute autre nation d'Europe, seduits par la richesse et par d'autres appâts semblables.

On en trouve encore aujourd'hui la trace dans la nourriture et le costume des leurs chefs. Mais les Scythes s'adonnèrent à la debauche plus que tout autre et ils y étaient si plongés qu'ils devinrent si endiablés et frénétiques qu'ils coupèrent les nez à tous ceux qu'ils rencontrèrent. — Et les femmes scythes piquèrent les corps des femmes des Thraces voisins au nord et à l'ouest avec des alênes de telle sorte que les corps des ces pauvres femmes semblaient être peints.

En effet les Scythes exercèrent leur domination orgueilleusement et l'extreme oppression et l'esclavage de leurs sujets auparavant explique le proverbe : „ les ordonnances des Scythes" (4).

Evidemment on parle ici de certains Scythes dominants envers leurs sujets. Et puisque les Scythes se conduisirent de telle manière envers les peuples qu'ils avaient subjugués, il est facile à deviner comment les Scythes se conduisirent envers leurs esclaves.

(1) Laurent. Pignorius, de servis antiquor, pag. 8.

(2) fragment de Cicero de legg. chez St. Augustin, de Civit. Dei XXI, 11.

(3) Aristoteles, de republica, I, 2.

(4) Athenaeus, deipnosophist. XII. Herodot rencontra en Egypte la ville : Rhinokoluru.

16

Temoin oculaire nota que les Scythes crevèrent regulièrement comme si c'était une loi, les yeux à leurs esclaves(1).

Une chose pareille n'est pas connu ni chez les Romains ni chez les Grecs: Les Scythes degenèrent même en cruauté.

Aux Čeh (Slaves habitants la Bohême) ne convient pas cette bagatelle, que Fredegar mentionna sur l'état des esclaves Oboriens (2). Celui qui a l'envie de chercher peut trouver chez les Byzantins des verités encore plus terribles sur les esclaves Oboriens; il peut trouver des traits en comparaison desquels on est obligé de prendre cette histoire de Fredegar pour la description des de l'âge d'or des Slaves Oborieus. Et même la description ~~des Slaves~~ de Slavo, est beaucoup plus sombre que celle de Fredegar: Lorsqu'un oborien voulait monter en voiture il ne faisait pas atteler des chevaux ou des boeufs, mais il ordonna de prendre trois quatre et même cinq femmes, de les attacher à la voiture pour qu'elles tirent l'oborien. De cette manière on torturait les Dulebes (Slaves)(3).

VI

Herodot entendit que les Perses appelaient tous les Scythes Sakes(4). Il en était de même aux temps de Pline; mais Pline remarque que les Perses donnèrent ce nom aux Scythes d'après le premier peuple scythe voisin des Perses(5). Il semble que Pline comprenait la signification du mot Saka, et qu'il savait que ce nom n'appartient pas à tous les Scythes.

Et Xenophon et autres distinguent les Scythes des Sakes(6). Sakis était un nom esclave(7), et sakea s'appelait chez les Perses la fête des esclaves, une fête ou les maîtres servirent leurs esclaves(8), et l'idée de cette fête se rapporte à la nation des Sakes(9).

Puisqu'il en est ainsi il devient claire que Saka signifia „esclave" pour les Perses et consequemment que les Perses appelèrent „esclaves" tous les peuples scythes, peuples auxquels comme nous avons vu appartiennent les Serbes aussi. Puisque les Scythes (maîtres) ne cultivaient pas la terre que d'autres étaient forcés de cultiver pour eux(10) puisque chez les Romains „arator" est le nom pour l'esclave(11) Scythae aratores(12) ou ce qui revient au même aroteres(13) signifiaent pour les Romains Scythes-esclaves.

(1) Herodot, hist. IV, 2.3. — (2) Palacky, Geschichte von Böhmen, II, 1.
(3) Nestor, chez Kaulfuss, die Slaven, §22. (4) Herodotus, hist. VII, 64.
(5) C. Plin. Sec. hist. nat. VI, 17. (6) Xenophon, de paedia Cyri, I. V.
(7) Athenaeus, deipnosoph. VI.
(8) Berosus et Ctesias, chez Atheneus, deipnos. XIV.
(9) Strabo geograph. XI. (10) Strabo geograph. VII.
(11) Columella, de re rustica I, 6. (12) Solinus, polyhistor, 10.
(13) Herodotus hist. IV, 18.19. 53.54.; C. Plin. Sec. hist. nat. IV, 11.

Les Romains confondaient les lettres e, i (1). Si le fameux Čeh (bohême) Šafařik en avait connaissance ou s'il s'en était souvenu il aurait compris s'il s'en rapporte fidèlement, ou s'il a deviné la manière juste de lire — en écrivant bibia Sequestra: „Albis Germaniae Suevos a Cervetiis (autrement servitiis) dividit". (2) Or comment ce Boheme-là a-t-il pu former des mots ordinairs romains servitia et (servitium) II inventer la nation Serbetii; comment a-t-il osé presenter aux lecteurs une nation „Serbetii" „Servetii", „Servitii", comment a-t-il pu cela, c'est son secret, dieu le sait.

Mais il a inventé du mot purement grec „spor" et malgré la protestation de Procop, le nom „Serb" (3)

Pour demontrer le synonyme des noms Slave, Serbe, ou servus Šafařik n'eut pas besoin de falsifier les écrivains ni de combattre la raison, ni de tromper ses lecteurs ignorants.

Il pouvait demontrer facilement que c'était une ancienne verité; il pouvait trouver sur le champ: Servi vel Slavi ejusdem monasterii (4); il pouvait trouver que l'archeveque de Narbonne Ermangaut laissa en heritage donc comme une chose à l'évêque Fredolin l'Anaphe Slavonius (5). Nous croyons que cet esclave Anaphe Slavonius ne devait pas être ni Croate de Slavonie, ni Boheme (Čeh) ni Russe, mais qu'il pouvait être français ou d'une autre nationalité. de même que les habitants p. ex. du „Slawe-lake" (lac des esclaves) „Slawe-river" (fleuve des esclaves) sur la côte des Esclaves (6) ne doivent pas être ni Čeh (boheme) ni Russes, mais pourtant ils sont „Slaves" comme nous voyons.

(1) Ausonius Popma, de usu antiquae loc. I, 1.

(2) Šafařik. slav. Alterth. I. str. 172.

(3) Procop de bello goth. III, 14. écrit qu'anciennement les Antes et les Slaves s'appelaient Spores. Spor signifie ordinairement batard. Mais Procopius ne prit pas ce mot dans cette signification mais dans signification: dispersé, car il dit que ces peuples-là — à son avis — s'appelèrent Spores probablement parce qu'ils demeurent dispersés. Cette signification a donné aux îles le nom sporades: „quia dispersae sunt sporades," Pomp. Mela II, 7.

Donc Procop ne doute pas si le mot Spor est un mot grec pur, mais il doute seulement sur son origine, sa signification, son emploi envers les Slaves et Antes.

Si l'on ne connait pas sous le nom historique la nation des Spores, on connait bien la nation des batards scythes, on connait les nations vagabondes (IV), il est connu que les Tarentiniens s'appelaient anciennement Spurii. Just. hist. Philipp. III, 4. et XX, 1.

Malgré tout cela, Šafařik slav. alt. t. I. pag. 61. dit que Procopius avait alteré le mot Serb, que Procop aurait du ecrire serb au lieu de spor, et consequent à ce temoignage falsifié Šafařik raconte, qu'anciennement certains Slaves tous s'appelaient „Serbes".

(4) Eckhard, XXVIII, 258. Chez Jordan, de origg. slav. t II. appar. hist. pag 102.

(5) Questions sur l'encyclopedie, partie V. mot Esclaves.

(6) voir ces endroits p. ex. dans Bouillet dictionnaire de hist. et de géographie.—

12

Par consequent rien d'etonnant que le nom Serbe même avant l'apparition des noms Slaves, Vendes, Antes etc. et en même temps que ceux-ci et après ces noms s'étend comme nom commun à tous les Slaves; il n'est pas etonnant que le nom Serb est si repandu (1). Qui ne voit donc que Slave et Serbe est la même chose, que tous les deux noms signifient „esclave", par consequent que ce ne sont point de noms propres, mais de mots ordinaires, communs?

Comme on traduit aujourd'hui les noms p. ex. Cernogorac Montenegrin, Reka, Flumen, Fiume, ainsi anciennement on appellait non seulement les villes ~~par~~ des noms traduits (2) mais même les noms des quelques nations on traduisait en mots plus faciles et plus communs pour les voisins (3). Les villes nous importe peu; mais nous attirons l'attention du lecteur sur le nom traduit Briton, Pikton (4).

Or le nom servus etc. sont-ils traduits du persan Sakis Saka ou peut-être les Romains ont-ils donné ces noms de leurs propre savoir — cela nous est tout-à-fait egal.

Après avoir demontré qu'il y avait sur la rive gauche du Danube, dès les temps historiques jusqu'au 7me siècle non seulement de l'esclavage, non seulement qu'il y avait des nations ~~esclaves~~ entières qui étaient des esclaves, mais que depuis longtemps existait dans ces contrées le nom nation-esclave et cela dans la langue persane sous le nom Saka, dans la langue romaine sous le nom servus etc, cela étant demontré, nous laissons au lecteur de prononcer les Serbes de Pline et de comprendre la patrie des Serbes de Heraclius (5) sur la rive gauche du Danube, comme sa raison lui permettra.

Le nom Serb discuté traité de cette manière nous l'appelons nom européen. Par cela nous pensons que les nations qui peut-être ne connaissaient pas les Serbes par le commerce (voir Vmyory) prononçaient le nom Serb comme ils le trouvaient dans les livres ou comme ils l'entendirent prononcer par d'autres. En effet, il y a beaucoup de nations que nous connaissons indirectement et les noms des ces nations nous prononçons d'après les livres, d'après la prononciation des autres.

Maintenant il est question: le nom Serb est-il un nom, un mot étranger aussi à la langue croate, est-ce que les Croates ont aussi appris ce mot de livres etrangers, ou peut-être ont-ils un autre motif pour ce nom?

Cette question est d'autant plus raisonable, que l'on ne sait pas encore au juste, faut-il dire Serb ou Serbalj ou autrement. On entend beaucoup de mots semblable en Croatie. S'il est impossible que tous ces noms, toutes ces prononciation soient les mêmes et également regulières, alors il faut prouver lequel de ces noms et de ces prononciations soient les meilleurs et le plus regulières.

Ceux qui veulent imposer ce nom à la nation croate depuis cent ans, devraient auparavant ressoudre cette question tout-à-fait. Car s'il n'est d'aucune importance, comment les étrangers prononcent un nom, en tous cas il faut que ceux-là écrivent et prononcent regulièrement leur nom, qui le considèrent comme leur nom national.

En verité tant que nous sachions c'est une chose inouie qu'un homme et encore moins une nation ne sache pas son nom, excepté ceux qui se qualifient Slaves ou Serbes.

Il est ~~l~~ vrai que beaucoup de Français, d'Italiens etc prononcent differemment leur nom national; mais toute cette difference se trouve exclusivement dans la prononciation, le nom reste toujours le même et dans l'écriture; tandis que p. ex. dans les noms Serbin et Serbalj les formes sont differantes et les terminaisons sont differents.

(1) Kaulfuss, die Slaven, § 9. Triballi.
(2) Autores lat linguae pag. 9. M. Terent. Varro. de l. l. IV. 6. —
(3) Josephus Flavius, antiquit. Judaicar. I. 6
(4) C. Jul. Caesar, de bello Gallico III, 11. exemples: Boulanger, l'antiquité devoilée II, 3.
(5) Constantinus Porphyrogenet. de adm. imp. 32.

VII.

Le patriarche Slave ~~avoue~~ confesse on ne sait pas si c'est avec orgueil ou avec tristesse, qu'il n'a pas pu trouver dans aucun dialect slave la signification du radical serb dans les noms Serb, Serbin, Serbalj etc(1).

Donc Dobrovsky considère le nom Serb comme un nom indigène, comme un mot slave. Considerons nous aussi ce nom ou ce mot comme indigène, comme propre à la ~~langue~~ aux langue slave.

Tout enfant croate sait que Serb est un radical pur et regulier du verbe serbit, comme skerb l'est du verbe skerbit ou grad l'est du verbe gradit.

Il est inutile d'objecter que l'on dit „sverbit". Car non seulement le plus grand nombre de l'intelligence croate dit „serbit" et non „sverbit", mais les Croates ont beaucoup de mots qui prennent quelquefois devant r quelques consonnes; ainsi ils disent: ždrebe et žrebe, ždrak et žrak, obazdreti et obazreti, svraka et sraka etc.

Il est inutile d'objecter que l'on dit srab et non sarb. Car les Croates ont beaucoup de mots si mêlés; ils disent p. ex. smardit, et pourtant on dit smrad et non smard, „paržiti" et pourtant pražetina, mrak et marklo, mraz et marzlo, tous disent serbež ou sverbež, et personne ne dit svrabež.

Si l'on ajoute au radical d'un mot croate la lettre o, on forme par cela un substantif p. ex. gledo, ždero, šepo, etc. tournez cet o en in ina, ino, vous avez un mot nouveau: gledin, gledina, gledino, žderin, a, o, šepin, a, o, etc.

Mentionons que s'il y a dans le radical d'un mot croate après r encore quelque consonne, alors se trouve avant r non seulement a ou e, mais autrefois vient aussi i, p. ex.: cirkva, girlo etc. même on trouve i après r p. ex. drivo, crikva, škriljak etc.

Déjà Pline lui-même écrivit le nom des ses Serbes dans un autre endroit „Svarvi" (I.) (2).

Chez Ptolomée on trouve Serbi et Sirbi (3).

Et après on écrivait: Suurbi, Suruu, Surbi, Sorbi, Serbi, Sworbi, Swerbi, Swirbi, Sirbi (4)

---

(1) Dobrovsky, institutiones linguae slav. pag. 154.

(2) C. Plin. Sec. hist. nat. VI, 11. et ceux-ci sont comme les Serbes (I), voisins des Vales.

(3) Claud. Ptol. geogr. V, 9.

(4) Chez Jordan de origg. slav. t. II. appar. hist. pag. 253.—

Kolar recueillit en Hongrie seulement une foule de noms qui tous sent la même racine Serb; voici quelques uns: Serb, Sirb, Serbešt, Serbaska, Sirbova, Serbovce, Sirbvalja, Serbota, Serbelej, Serbaja.(1)

Donc de documents ne peuvent pas se plaindre ni ceux qui parlent „sverbit," ni ceux qui changent et mêlent les lettres et les syllabes des mots.

Puisqu'il y a le choeur des Syrbines (Syrbes)(Συρβηναιωνχορος) il faut qu'il y ait eu anciennement aussi la nation des Sirbes ou Sirbines. Kléarko écrit sur ce choeur (de chant, de chanteurs):

Il existe encore un certain choeur des Sirbes, où il faut que chacun chante ce qui lui bon semble et ce qui lui arrive dans la queule, sans faire attention et sans ecouter ce que vocifère son premier voisin, sans avoir egard au chef du choeur, ni au chantre dont les vociferations sont souvent plus disharmonieuses que des tous les autres.(2)

Dans ce mot grec συρβη que chacun prononce la lettre y selon son opinion, nous croyons que les Grecs la prononçaient rudement; qu'ils la prononçaient comme notre v. En effet, les porchers en leurrant les pores disaient συρβη, συρβη(3).

Les Romains (écrivirent) rendirent le v grec par leur u.(4); chez les Romains les lettres u, e, i(5) s'alternent à chaque instant. Par consequent Syrbi en grec est la même chose que Surbi Serbi, Sirbi en latin.

Cela nous avons mentionné, parce que dans l'écriture croate (monuments literaires) de la première moitié du XII siècle les Serbes ne sont pas connu; mais on connait une province croate „Surbia"(6).

Ce document copié en caractères latins (romains) de l'écriture vieille-croate, porte u pour v, et selon lui il faut prononcer ce nom (Surbia): Sverbia, Svarbia ou d'après les novateurs Srbia.

Il est bien connu que les Grecs n'avaient point l'habitude et n'aimaient pas de prononcer les lettres s v surtout au commencement, il est aussi bien connu que les lettres s et t (s'alternent) se succèdent chez les Grecs et par cela ceux qui accomodent les mots peuvent croire qu'aux yeux des Grecs Sribal et Tribal était la même chose comme pour les Croates Serbalj et Sribalj est la même chose.

---

(1) Jan Kolar, o jmenach chez Alexandre Stojačković, certe života naroda serbskoga.[22]

(2) Athenaeus, deiprosoph. XV. – (3) Erasmus Rotterodamus, chiliad. „Syrbenae chorus".

(4) M. Jul. Cicero, orator, 48. –

(5) Ausonius Popma, de usu ant. locut. I, 1. –

(6) Arkiv za povestnicu jugosl., Knj. I. str. 19. 20.

IV) 15

Quoi qu'il en soit nous ne nous rapportons pas aux changements des mots, mais nous remarquons seulement qu'il y a dans le mot Serbalj la terminaison alj ajoutée à la racine comme dans les mots kašalj, žakalj etc. Et dans le nom Serbljanin (la forme) la terminaison nin ~~indique~~ indique l'habitant de la Serbie comme Hervatčanin l'habitant de Hervatska, Senjanin, l'habitant de Senjste.
De cette manière nous avons les mots croates reguliers, ordinaires Serb, Serbo, Serbin, Serbalj, Serbljanin.

VIII

Est-il possible qu'une nation ait reçu le nom de la gale de la maladi? car serb signifie en croate la gale (1).
Sans doute il n'y avait jamais une nation composée rien que des debauchés; jamais nation n'existait dont aucun membre ne pouvaient pas parler; et pourtant il est vrai que les noms: „Grec" et „Nemac" (allemand) existent; il est vrai qu'aux Romains Grec signifiait un debauché (2) comme aux Croates Nemac signifie un homme qui ne peut pas parler par la nature (muet de nature).
On ne demande pas si les Serbes étaient en effet galeux? mais il est question de ce que signifie le nom Serb? a cette question nous avons donné la réponse.
Comme il serait stupide de la part d'un Allemand qui voudrait prouvait que sa nation n'était pas muette ~~et~~ ne l'est pas, de même il serait stupide si quelqu'un voulait prouver que les Serbes n'étaient pas galeux et qu'ils ne le sont pas.
Mais il y a une grande difference entre le nom „Nemac" et le nom „Serb". „Nemac" comme nom national la nature elle même le rejette, elle le declare sobriquet. La raison du nom „Serb" est tout autre.
Il ne faut pas juger le passé d'après le present. Aujourd'hui Serb (la gale) est une chose insignifiante; anciennement c'était autre chose. Auparavant (serb ou) la gale était plus embarrassante que la lepre et on sait combien les anciens peuples souffraient de la ~~gale~~ lepre.
Plutôt la lepre était une espece de la gale: Galenus et les autres medecins grecs prennent la lepre pour espece de la gale (serb) — Les Latins la prennent dans le même sens (3). Il y avait plusieurs espèce de (serb) gale (4) qui s'attachait non seulement aux hommes mais aussi aux animaux.

---

(1) Dans la nation vit encore le mot rabit et signifie la même chose que služit (II);
Il vit encore le mot rabitjak c'est-à-dire jour de travail = dan rabnje; dans la langue
de l'eglise vit le mot rab et signifie domestique esclave. Comme on a aujourd'hui les
mots p. ex. spis, sklup, sraz etc. il est possible que les vieux Croates avaient le mot „srab";
~~ains~~ comme nous suivons la conversation ordinaire pour les mots pareils (VII) ou il n'y a
pas de double sens, ainsi nous nous tennons à la racine regulière dans le verbe
serbit et dans le mot serb.

(2) Plautus Bacch IV, 7. Horatius sat. II, 2. v. 11.

(3) Ambrosius Calepinus, dictionarium, mot lepra.

(4) Hippocrates, aphor. III, 20.; Aurel. Corn. Celsus, de medecina, V. —

16

Une brebis galeuse ou lepreuse ce n'est qu'un mot aujourd'hui; mais Virgile pousse des cries dechirrants parce que la vilaine gale (serb) accable ses brebis (ses moutons) (1).

Qui est-ce qui entend parler aujourd'hui des moutons ou de boeufs galeux? Et pourtant Cato s'ecrie hautement: gardez les boeufs et les bestiaux pour qu'ils ne deviennent pas galeux (2).

Bref, et chez les Romains même, ou le serb = la gale était plus rare que dans l'Orient et dans le midi, même chez les Romains on peut rencontrer à chaque instant la gale = (serb ou serbez). Nous indiquerons seulement quelques endroits où il est question de quelques espèces de cette saleté et de son remède, chez les écrivains que cette question ne regardait du tout (3). Mais l'horreur et par cela l'importance de cette maladie on peut voir chez Pline, d'où nous indiquons en passant quelques endroits (4). Chez les Grecs la gale se repandaient avec plus de violence que la lepre même (5).

Aujourd'hui on connait aussi peu les poux, une chose qui égale la gale; mais aux peuples anciens ces maladies faisaient beaucoup de peine. Il y avait des poux de toute sorte (6), il y en avait qui souvent detruisirent completement les vignobles (7).

Nous savons qu'il existait une maladie des poux: phthiriasis (8) Nous savons bien que ce n'était pas ni plaisanterie ni invention, puisque de L. cette maladie mourut le philosophe Férécide (9) et le poète Alkman (10) et le celèbre Cornel. Sula (11), c'est-à-dire ces hommes furent decomposés vivants par les poux.

On connaissait aussi une nation sous le nom des phthiriophages (12). et les voisins si ce n'est pas justement une branche de ces phthiriophages, c'était la nation des Macrocephales, appelées ainsi à cause de saleté et de faim (13) et près de cette nation se trouvait le port de la gale (14).

---

(1) Virgilius, georg. III, v. 441. (2) M. Porcius Cato, de r. r., 5.

(3) Columella de r. r. II, 2.; IV 24; VII, 4. 5. M. Porcius Cato, r. r. 96) 97); M. Terent. Varro r. r. II, 2.; Horatius de arte poet. v. 495. Virg. georg. I, v. 495; Pallad. Rut. Tauri Aemiliani, r. r. VI, 8.

(4) C. Plin. Sec. hist. nat. XX, 1. 5. 6. 9. 13. 15. 17. 21. 22.; XXI, 19. 32.; XXII, 2. 13. 18. 20. 21. 22. 23. 25.; XXIII, introduction, 1. 2. 3. 4. 5. 7. 8. 9.; XXIV, 6. 7. 8. 9. 10. 11. 14. 16. 19.; XXV, 5. 11. 13.; XXVI, 8. 11. 15.; XXVII, 4. 7.; XXVIII, 4. 8. 9. 12. 17.; XXIX, 3. 4.; XXX, 13; XXXI, 6. 9. 10.; XXXII, 7. 8. 9. 10.; XXXIV, 10. 11. 15.; XXXV, 15. 25.

(5) Aristoteles problemat. VII, 8. (6) C. Plin. Sec. h. n. XXII, 7. 8.

(7) Strabo geograph. VII.

(8) C. Plin. Sec. h. nat. XX, 1. 6.; XXIII, 1. 4. 8.; XXIV, 5. 9. 10.; XXV, 5.; XXVI, 13.

(9) Aelianus, variae hist. IV, 28.; V, 2.; exemples des Heraclidis Pontici, de politiis, politia Samiorum.

(10) Aristoteles, de hist. animalium, V, 31.

(11) Plutarchus, vitae paral. dans Sula.

(12) Nation des Phtirophages: Herodotus, hist. IV, 109.; Arrianus, periplus ponti euxini, §. 27.; Pomponius Mela I, 19. C. Plin. Sec. h. n. VI, 4.; Claud. Ptol. V. 8.

(13) Strabo geogr. XI

(14) Scylacis Caryandens. periplus, §85. „ψωρῶν λιμήν".

11
17

Mentionons encore la nationt ~~des Macrocephales~~ connue sous le nom de Poux, parce que Brundusium est limitrophe de la plaine de Poux : neuf garçons et autant de filles des Iliriens produisent treize peuples(1).

Or pour le connaisseur des antiquités il n'y a rien d'étonnant dans le nom Serb si on le deduit du mot Serb ou Serbez qui signifie la gale.

IX.

Joseph Flavius se plaint des écrivains qui écrivirent que les juifs en Egypte étaient galeux ou ce qui revient au même (VIII) lepreux. Il se lamente de Lisimaque qui écrivit : En temps de Bokorius roi d'Egypte, la nation juive galeuse et lepreuse et infestée autrement encore, se refugia dans les temples pour vivre en mendiant. Comme par cela beaucoup de monde tomba malade de la gale et de la lepre, il s'ensuivit une mauvaise recolte. Sur cela Bokorius fit consulter l'oracle d'Amon : comment prevenir cette mauvaise recolte ? Dieu lui repondit : qu'il faut nettoyer les temples de gens malpropres et impies, et les chasser dans le desert, du reste les galeux et les lepreux il faut noyer et cela par la raison que le soleil les regarde tristement tant qu'ils vivent(2).

Que la verité soit à coté de Joseph Flavius dans cette controverse où du coté de ses adversaires, cela nous est tout-à-fait égale : nous qui connaissons, qu'on n'a pas de telle preuve pour maint nom national, nous sommes content d'avoir prouver qu'une nation toute entière à été considerée comme galeuse.

Ce qu'on ne peut pas nier ici c'est cette verité, que les juifs auraient du apporter la gale de l'Egypte ; car dans les livres les plus anciens on en parle de cette maladie melée de la lepre (VIII) à chaque instant(3) plus tard on en parle moins souvent(4), mais on la retrouve encore au commencement du christianisme(5).

Outre Lisimaque d'autres écrivirent que les Juifs ont été chassés de l'Egypte comme lepreux(6).

(1) C. Plin Sec. h. n. III, 11.
(2) Josephus Flav., contra Appionem, I.
(3) Exodi. 4. 6. ; Deut. 17, 8. ; 24, 8. ; 78, 27. ; Levit. 13, 2. 3. 5–7. 9. 11–13. 15. 20. 22. 25–27. 29. 30. 39. 43. 44. 46. 47. 48. 51. 54–57. 59. ; 14, 2. 3. 32. 34–36. 39. 40. 44. 48. 54. 55. ; 22, 4. ; Numer. 5, 2. ; 12, 10. 12. –
(4) P. ex. : 2. Reg. 3, 29. ; 4 Reg. 5, 1. 3. 6. 7. 11. 27. ; 2 Paralip. 26. 19. 21. ; Isaiae 53, 4.
(5) Par. Ex. : Matth. 8, 2. 3. 10. 8, 11, 5. 26 ; 6. ; Mar. 1, 40. 42. ; 14, 3 ; Lucae 4, 27. 5. 12. 13. ; 7, 22.
(6) Justinus hist Philipp. XXXVI.

Joseph Flavius deplore lui même que son peuple dut creuser des lacs en Egypte, et y introduire des fleuves (1) et le sort veut que voilà en Egypte precisement le lac serbe (lac des galeux) (2).

Dans quels rapports se trouvaient nos Serbes avec les lacs egyptiens? S'il n'y avait (pas) d'autres rapports, s'il n'y avait pas d'autres liens, ils se trouvaient et se trouvent dans les mêmes rapports et se rattachent par les mêmes liens, que par ex. les Coumanes (Kumani) et Sicoules (Sikuli) de Hongrie avec les Koumanes de Homère (3) et avec les parents de ~~Di~~ Diodore Siculus; ils étaient et ils sont liés par l'identité du nom, et nous parlons seulement du nom.

Oui, nous sommes jusqu'ici le seul qui ne fait pas de conclusion du nom à la nation. Nous disons que les Antropophages n'étaient pas de Grecs ni les Germains n'étaient pas de Romains bien que le premier nom soit grec et le second (latin) romain.

Les autres des nos écrivains aussitôt qu'ils rencontrent un nom qu'ils croient comprendre, ou aussitôt qu'ils ont arranges ce mot de leur manière — aussitôt ils croient être sûrs de la nationalité de ce nom.

Ces écrivains-là apellent Serbes une grande partie de la population Croate, ils appellent de nom Serbe une partie du territoire croate et ils font tout cela se basant sur le nom qu'ils ne comprennent pas et dont l'origine en Croatie ils ne connaissent pas.

Puisque le mot grec „agria" signifia en medecine une espèce de gale acute (4), la nation des Agrianes (5), nation de Péonie entre la Stara-planina ou Balkan et Rodop, nation qui s'appelle Agraji, et Agrie et Agriani (6), cette nation était pour les Grecs la nation Serb, c'étaient des veritables Serbes. Voilà donc ici aussi le nom national traduit (VI).

X

Les Croates ont pour gratter (čehat ou češat) un mot à part, et un mot à part pour (Serbe) la gale. Beaucoup de nations exprime ces deux idées par un seul mot. Ainsi les Romains disaient scabere (češati gratter) scabies (serb, la gale); les Français disent gratter (češati), gratelle (serb); Les Allemands disent Kratzen (gratter češati) (Krätzn) (gale serb) Kraetze. Aujourd'hui comme les langues sont plus developpéas, aujourd'hui la moindre difference exige un mot à part.

(1) Josephus Flavius antiq. Jud. II, 5. (2) Herodotus, hist. II. 6.; III. 5.; Strabo geogr. XVI.; C. Pl. S. h. n. V. 13. (3) Herodotus vita Homeri, 20.
(4) Aur. Corn. Celsus, de medecina, V, 28. (5) Herodotus hist. V. 16.; Thucidydes de bello Pelopon. II. III.; Appianus Alexandrinus Illyrica, 14.
(6) Theopompus, Philip. II. fragm. 44.

Anciennement on exprimait par un seul mot beaucoups de choses beaucoups d'idées.

19

Ainsi le verbe latin porrigo signifie presenter et eloigner. Et à cette idée les Romains attachèrent aussi l'idée de la gale et de grattage, puisque le nom porrigo leur signifie la gale des porcs(1). Du verbe porrigo qui vient du vieux ~~ber~~ verbe porceo, les Romains formèrent le mot „porca". Ce mot leur signifie tantôt fossée, tantôt le sommet des deux sillons etc (2). Et entre cette porca et entre la truie les Romains trouvèrent une ressemblance de sorte qu'ils appelèrent la truie aussi „porca". Cela arriva dans les temps plus recents, car même Cato sobre et avare des paroles, pour se faire mieux comprendre était obligé de dire „porca femina" pour indiquer la truie(3).

Anciennement on croyait le porc utile, mais pourtant le plus sale et le dernier des animaux(4).

Il est bien connu que les Gaulois anciennement se mirent souvent en migration même en Orient, et qu'ils connaissaient les Grecs de près. Aux temps de Cesar les Gaulois établis en Gaule (la France d'aujourd'hui) lisaient les livres grecs(5). Soit que les Gaulois acceptèrent le mot „tribale" de livres grecs ou qu'ils le connaissaient depuis longtemps, ce mot existe encore dans la langue française et signifie la chaire de porc preparée sur la graisse : — la tête de porc avec la fleche dans la gueule ce sont les armoiries de la Tribalie (Tribalia). Dans la science héraldique nous trouvâmes des animaux des differentes especes et couleurs, mais excepté les armes de Tribalie nous ne trouvâmes nulle part ailleurs le porc.

Ces armoiries sont-elles une ancienne injure, un ancien signe des Tribals et de la Tribalie?

---

(1) Iuvenalis, sat. II. „sicut grex totus in agris unius scabie cadit, et porigine porci!"; Aurel. Corn. Celsus, de med. VI, 2.; Horatius sat. II, 3.

(2) M. Terent. Varro. r. r. I. 29; Autor. l. l. pag. 370. 517., Sexti Pomp. Festi de verbor. signif. Nonius Marcell. de proprietate sermonis, 1. 305., ~~le~~ le mot porcae.

(3) M. Porcius Cato, de r. r. 134.

(4) Aulus Gellius, noct. attic. XX, 11. „nihil cum amaricino sui"; M. Ter. Varro, r. r. II. 4. „suillum pecus donatum ab natura dicunt ad epulandum. Itaque iis animam datam esse proinde ac salem que servaret carnem". Dans le même sens mais plus vivement écrivent encore C. Plin. Sec. h. n. VIII, 51.; Cicero de finibus V.; exemples: Erasmi Rotterad. chiliad. „sus Minervam, sus cum Minerva certamen suscepit"; „sus saltavit".

(5) C. Jul. Caesar, de bello Gallico I, 16. VI, 5.

20

Nous ne le savons pas, mais nous savons que les Tribales étaient un peuple d'un caractère particulier. Ils étaient laches au plus haut degrès et en même temps extrêmement orgueilleux(1). Ils s'addonnèrent au commerce de (selle) manière qu'ils invitèrent leurs amis au dînêr, là apres leur avoir montrer beaucoup de nourriture ils ne voulurent leur donner rien mais ils leur offrirent pour vendre (pour de l'argent)(2). Ils étaient d'accord seulement entre eux, et ils attentaient la vie non seulement de ceux avec ~~lesquel~~ lesquels ils vivaient mais aussi de leurs voisins(3). Ils se sauveient et abandonnaut leur patrie aussitôt qu'un plus fort se montrait(4).

Strabo écrivit au commencement du christianisme. En ces temps là la Tribalie était aussi sous la domination romaine, elle était deserte et autrefois, dit Strabo, ce même pays comptait 15 jours de marches(5).

Ce Strabo en parlant de Tribales de la Thrace, laisse comprendre qu'il y avait d'autres Tribales. Et en effet, la ~~vraie~~ véritable Tribalie était deserte, mais les Tribales s'étendaient dans la Moesie, en Macedoine et en Epire(6). Voila donc des Tribales moesiens (de Moesie) macedoniens (de Macedoine) de Epire.

„Nous apprîmes qu'un certain Baky, que vous avez condamné à mort, dont les yeux vous avez fait crever, et Conon et d'autres semblables brigands formaient déja dans la jeunesse une societé sous le nom de „Tribales", et qu'ils consomnèrent les restes des victimes de Hecate, qu'ils ramassèrent pour faire bonne ~~chaire~~ et pour fetes, des morceaux de viande des pores, qui servaient aux prytanes, qu'ils firent des serments etc (7).

Puisque de tels scelerats et ceux d'Athène on appelait: Tribales, sans doute le nom: Tribale se rapportait selon les circonstances à l'écume des autres peuples aussi, surtout à l'ecume des peuples Ilyriens. En effet, la grande Tribalie de Strabo correspond à peu près à l'Ilyrie d'Apianus(8). Et sans cela excepté l'Ilyrie les Tribales n'avaient point (lieu) ~~et~~ d'endroit pour courir 15 jours (pour se sauver).

Voici comment Aristophane fait cadeau d'une seule pomme à l'Ilyrien et au Tribale à la fois:- Prometeus: —— Les dieux barbares, affamés et ronflants comme des Ilyriens, menacent Jupiter avec la guerre, s'il n'ouvre pas et ne delivre pas les foires ~~et~~ les bourgades pour que l'on puisse

(1) Isocrates, oratione pro pace, s. sociali. (2) Athenaeus, deipnos., XV.
(3) Isocrates panathen. — (4) Strabo, geogr. VII. — (5) Idem, ibidem
(6) C. Plin. Sec. h. n. III, 26.; IV, 1.; 10.—
(7) Demosthenes, contra Cononem. (8) Appianus Alexandrin.; Illyr. 1-30.

111 importer les intestins hachés." Pistoter : „Et quel est le nom de ces dieux barbares"? 11

21

Promet. Quel nom? Tribales" — — Promet. „Ici arriveront les envoyés de Jupiter et des Tribales superieurs (d'en haut)".
Neptun : — „Et maintenant demande au Tribale".
Hercul „ Eh bien Tribale, cela te semble-t-il pour pleurer?
Tribale : „ saunaka baktarikrusa".
Hercul : „Il dit que nous parlions la verité". (1)

Par cela je crois avoir prouver que les Tribales n'avaient point de frontières nationales ni un état à eux aux frontières (avec des frontières tribales) qu'ils n'étaient pas un nation dans le vrai sens, mais qu'ils appartenaient à des telles nations qui se trainaient après aussi et qui se trainent encore.

A la fuite, au caractère et au mauvais nom des Tribales il faut attribuer que ce peuple et son nom survecu à tant de nations et à tant de noms qui existaient autrefois dans la Croatie orientale et nord-est.

Voici ce qui se passe vers 1042 : Mihovil prevot ou chef de Drač, envoyé contre Etienne Vojslav, qui ravageait les confins depuis la frontière des Tribales et Serbes avec 60.000 soldats, attiré dans les passes, perdit 40.000 hommes (2).

Mais les Serbes et les Tribales n'étaient seulement des voisins, mais bien sous un seul maître. Vers 1053. Mihovil fils d'Etienne, chef des Tribales (Tribaliens) et des Serbes, s'allia à Monomak (Constantin IX) i il fut nommé „protospataries" (3). Donc encore dans le XI siècle les Tribales occupent le premier rang et les Serbes le second.

---

(1) Aristophanes, aves.
(2) Georgius Cedrenus, compend. histor. édition venitienne page 589. — — Bonfini je ne possède pas, mais je me souviens que lui aussi parle encore de Tribales de temps recents.
(3) Georg. Cedren. pag. 617.

22

Tant qu'un homme capable et serieux ne s'occupera pas de l'empereur byzantin Constantin VII, tant qu'il ne nous montre les écrits de cet empereur dans leur veritable pureté ~~jus~~ le passé lointain des nations nongrecques dans l'est de l'Europe restera jusque là dans la metaphysique comme jusqu'ici.

Expliquons les données de Constantin qui ont rapport à notre discussion (1).

1) Constantin est le premier que nous connaissons qui écrivit „Serbli" et dit que ces Serbes s'appellent dans la langue romaine esclaves (Servi, servitium). Sans doute et l'esclave peut être Serblus; et Serblus peut être esclave; mais le mot serblus ne signifie pas l'esclave. C'est ce que l'empereur Constantin connaissait aussi.

Nous savons que les Tribaliens étaient une nation qui n'avaient pas de demeure fixe. Nous avons aussi vu les Serbes de Heraclius en peu de temps dans trois pays. Nous avons trouvé et les Tribaliens et les Serbes où qu'ils soient, les uns et les autres toujours sous le même chef de leur sorte. Souvenons nous que la veritable en quelque sorte Tribalie était un morceau de pays à coté de la Macédoine la plus nord, près de Pelagonie (2); c'était une partie de terres entre la Bosnie, la Macédoine, la Bulgarie et la Serbie (3) donc c'était à peu près la Rascie d'aujourd'hui, un pays ~~qu'on~~ que quelques uns appellent la vieille Serbie (l'ancienne Serbie) sans savoir pourquoi. N'oublions pas que l'empereur Heraclius (indiqua) designa aux Serbes la première demeure dans la province de Thesalonique c'est-à-dire en Macedoine (4) Souvenons nous que ceux qui s'appellent aujourd'hui Serbes s'appelèrent encore peu de temps avant des Races Rascianes (Rasciani). En considerant tout cela nous disons: que le premier refuge des Serbes de Heraclius était à coté de la Tribalie ou à coté des Tribaliens et que Constantin VII a confondu et pris pour le même le Serbe (servus) et le Tribalien.

(1) Constantinus Porphirogeneta de adm. imp. 32 et les suivants.
(2) C. Plin. Sec. h. n. IV, 10. (3) C. Plin. Sec. h. n. IV. 1.
(4) Constant. Porph. de adm. imp. 32. exemples avec son ouvrage de thematib. II. „1 th. Thraciae, 2 th. Macedoniae, 3 th. Strymonis. 4 th. Thessalonicae, et ipsa pars Macedoniae est, etenim Thessalonice metropolis est Macedoniae.

Si cette opinion est fondée alors nous devons avoir plusieurs Serbies historiques: la première Serbie de Heraclius, l'ancienne Tribalie, la Serbie d'aujourd'hui. En effet voici des Serbie par exemple vers 1018. Basilius II ordonna à Xifius de demolir toutes les forteresses dans les Serbies. Et en effet avec l'aide de Xifius toutes les forteresses dans les Serbies furent demoliés (1). Les Serbies furent conquises (2).

Nous allons voir si l'empereur Constantin avait raison de confondre et prendre pour la même chose les Serbes (servus) et les Tribaliens.

2) Constantin VII écrit que ses Serbli s'appelèrent encore sur la rive gauche du Danube „Serbli" et que dans la langue romaine ils s'appellent esclaves parce qu'ils étaient esclaves de l'empereur romain.

Aux temps de Heraclius (il n'y avait) ni l'empire romain d'Occident n'existait, ni les Byzantins exerçaient des pouvoirs sur la rive gauche et sur la rive tout-à-fait nord-ouest du Danube. Donc là les Serbes ne pouvaient pas même être esclave de l'empereur romain. Et même si les Serbes avaient été soumis comme nation à coté gauche du Danube par l'empereur romain, ils ne s'appeleraient pas pour cela des esclaves, comme les Germains ne s'appellent pas des esclaves ni beaucoup d'autres nations que les Romains avaient conquises. Là donc Constantin parle de l'esclavage classique (V). Mais anciennement les esclaves de la rive gauche du Danube n'étaient point esclaves des Romains (IV. VI.).

Comment se fait-il que l'empereur Constantin, connaisseur des choses qu'il decrit, connait sur la rive gauche du Danube par. ex. les Serbes Russes, les parents des Serbes de Heraclius, en general il connait la population Serbe, mais là il ne dit pas il n'indique pas la Serbie?

Les nations s'appellent elles-mêmes et leur patrie par un seul et même nom: Le Croate appelle sa patrie Croatie, le Français la France etc.

Comment se fait-il donc que les Serbes de Heraclius

(1) Georg. Cedrenus, pag. 561. „ἐν Σέρβιοις", ailleurs „Σέρβιαις".
(2) Joannes Zonaras, annales (edition de Venise) t. II pag. 176. libro XVII. „Serbia expugnata sunt — τὰ Σέρβια".

appelèrent leur pays sur la rive gauche du Danube non pas Serbie ni Serbli, mais „Boïki"? A ces questions on peut à un homme raisonable donner seulement la reponse suivante: Les Serbes de Heraclius sur la rive gauche du Danube en Boïki ou ils n'étaient pas independants ni dans leur propre pays, ou ils ne s'appelèrent ni Serbes ni Serbli. Nous acceptons toutes les deux reponses et remarquons à la seconde que ces Serbes-là n'avaient aucun nom national, aucun nom commun.

Sans excepter les Serbes de Heraclius de l'esclavage romain, l'empereur Constantin ditt ni plus ni moins: que les Serbes de Heraclius n'étaient autre chose qu'une poignet d'anciens scelerats esclaves que le sort jetta de l'empire byzantin sur la rive gauche du Danube (II) qui se delivrèrent là, constituèrent une espèce de société et retournèrent dans leur demeure d'auparavant et tout cela lorsque les Croates vainquirent les Obricens.

Il n'y a pas de preuve et il ne ressemble pas à la verité, qu'une nation soit emigrée bongré de contrées sud-est du Danube dans les contrées sauvages de Blâbie et pourtant, regardez les Dalmates precisement dans ces contrées-là d'où les Serbes de Heraclius imigrèrent (1). Nous apprenons de Constantin même que seulement la moitié de Serbes du Nord y arriva.

L'origine du mot Serblus les Grecs derivent de la langue latine, a servitute comme le dit Porfirogenet, d'où Guillaume de Tir tira ce qu'il nota XX, 4. Lorsqu'il avait comme il ecrit une entrevue avec l'empereur Emanuel, qui faisait la guerre en Serbie: C'est une ancienne histoire legende que tout ce peuple serbe derive des condamnés et des exilés; tous ceux étaient condamnés de tailler les pierres dans les carrières et d'extraire les mineraux dans ces contrées-là et c'est de là qu'il reçut le nom d'esclavage (servitium) (2). A cette conduite des Grecs et des Romains continue Banduri le savant Ragusains, Jean Lučić fut tellement irrité qu'il appela toutes les deux nations folles, et

(1) Chez Šafařik slavische Alterthümer Band II pag. 603.
(2) Banduri, Imperium orient. t. II. Animadversiones in Const. Porph. 59.

25 cela parce que les Croates ne disent ni Servus ni Servia, mais Serbska et Serbljanin, et parce que ces mots n'étaient pas de mots noms romains mais slaves comme Lučić daigna le dire.

Banduri termine cette remarque en disant qu'en Serbie, dans la montagne de Skardo il y avait des mineraux et que les Serbes ont pu attraper le nom d'esclave de ces esclaves qui étaient forcés d'extraire ces mineraux. Jean Lučić en écrivant des nations, il aurait rendu un plus grand service au monde lettré si au lieu de se mettre en colère il avait prouvé: où partirent de Serbie les masses d'esclaves romains; quand, où et comment ses Serbes s'individualisèrent comme nation dans l'état; sur quelle base se fonde-t-il en disant que les mots Serbska et Serbljanin soient des mots slaves? Mais il est plus facile de se mettre en colère que d'éclaircir.

Ce temoignage de Guillaume de Tir demontre que les Byzantins ~~tenaient~~ prenaient les Serbes pour des anciens esclaves romains établis dans ces contrées et qu'ils ne doutèrent nullement ce dont nous nous aperçumes déjà chez l'empereur Constantin, qu'une nation serbe soit imigrée dans ces pays.

Cette ancienne histoire ~~sur~~ de Guillaume de Tir sur l'origine des Serbes va si loin que Georges Gemist Pleton tient les habitants de la Serbie de son temps [XV siècle] pour tellement vieux dans ce pays, qu'il appelle la guerre que fit Philippe de Macedoine contre les Tribaliens, et les Ilyriens, cette guerre il appelle: guerre contre les Slaves (VI) (1). Donc ici aussi les Serbes, les Tribaliens, les Slaves et les Ilyriens sont pris comme synonymes.

Freschot le savant du XVII siècle montra la conviction de tous les historiens raisonables en écrivant que les Croates, nation dominante, conquirent et mirent en esclavage les peuples qu'ils rencontrèrent dans ces pays, et que le nom Serbia ou ce qui est la même chose Servia vient des esclaves (2). Ce savant savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il écrivit (page 28) que les Croates soumirent même les Gothes dans la Dalmatie

(1) Giorgio Gemisto Pletone, de fatti de Greci, II. 17. (Collana, degli antichi storici Greci, Milano 1826., t. I. Je n'ai pas vu l'édition grecque.
(2) Freschot, memorie historiche é geografiche della Dalmazia, Bologna 1687

26 occidentale; lorsqu'il parle (page 31) de la Dalmatie-sud qu'il appelle aussi Servia et il s'efforce de designer les frontières entres les anciens habitants et la nation conquerante: la nation croate; lorsqu'il parle (page 145) de la Dalmatie-nord et de la Croatie et lorsqu'il appelle les anciens habitants de ce pays Slaves (VI) et les Croates il prend pour une nation tout-à-fait differente de Slaves (ou Slavljans)

3) Constantin VII ecrit que Heraclius à la seconde demande (prié pour la seconde fois) permit aux Serbes de peupler plusieurs pays qui étaient devenu des deserts par l'emigration des Oboriens. des pays qui étaient soumis au Byzance. Parmi ces pays Constantin compte aussi celui qui de son temps s'appela Serbia.

Retenons que l'empereur Constantin ne dit pas que cette Serbie de son époque s'appelait ainsi des Serbes de Heraclius, au contraire qu'en parlant des essaims des Serbes il mentionne ~~des~~ ceux dont il ne parle pas qu'ils étaient arrivés au temps de Heraclius. Quand et comment au temps de Heraclius ces pays devinrent deserts? Qu'est-ce qu'il faut comprendre sous: l'emigration des Oboriens? Jusqu'où dans ces temps là les Byzantins se croyait propriétaires de ces pays? Quelle Serbie l'empereur Constantin appelle-t-il la Serbie de son temps? Ressoudre ces questions ne nous appartient pas. Dans le chapitre suivant nous parlerons de ce peuplement. Après avoir ~~eclairé~~ expliqué et demontré deux Serbie nous allons traiter sur le nom de la Serbie contemporaire.

Pour demontrer que l'opinion n'est pas fondée qui pretenderait que la Serbie d'aujourd'hui ait son nom des Serbes de Heraclius, nous n'expliquerons pas ces grandes masses d'esclaves qui ont été mises de la rive gauche du Danube sur les frontières romaines, c'est-à-dire au Danube-sud, (1) nous n'allons pas enumerer plusieurs semblables evenements; nous n'allons pas prouver que toute notre patrie dont les parties plus douces et plus agréables les Romains avaient peuplés avec leur population, les parties nord-est n'étaient qu'une grande prison pour les esclaves Romains; ce n'est pas la peine de traiter ces choses qui sont superflues puisque les preuves sont evidentes: que ces parages étaient tellement bourrés d'esclaves que ces esclaves devinrent d'une importance géographique.

(1) Historiae romanae epitome (Lugduni Bat. 1648. pag. 511. Eutropii Breviarium, IX.

27) N'oublions pas Servetium, Serbetium, Servitium, — dans les descriptions de voyage de l'empereur Antonin, sur les pierres (quadres) de Peutinger, chez Guido de Ravenna(1) ces noms ne signifient pas des endroits des villes mais les esclaves; souvenons nous qu'il revient au même s'il est écrit Servi ou Servetium (II. VI.) Voilà le nom et la nation des esclaves aussi sur la rive droite du Danube, dans la Serbie d'aujourd'hui qui sont par centains d'années plus vieux que Heraclius et les Serbes de Heraclius: le nom Serbe et Serbia sont des nom géographique en Croatie.

Et sans cela il va sans dire que la population de ce pays était des esclaves romains byzantins, après, elle devint esclave des autres nations qui conquirent le pays et elle resta esclave tant que ceux-ci (les conquérants) dominèrent, ensuite elle devint esclave des Obaricus et puis des Croates. Cet esclavage subsista jusqu'à ce que les Croates n'acceptèrent la croix (le christianisme) et jusqu'à ce que toutes les races ne se transformèrent en une nationalité croate, toutes les & lois de religion en un christianisme. C'est ce qui arriva à tous les pays conquis par le glaive. Par cela, croyons nous, il est prouvé que l'on connait seulement d'après Constantin VII certains Serbes étrangers (arrivés imigrés), et que le monde lettré connait sans Constantin VII les anciens Serbes et la Serbie sur la rive droite du Danube.

Constantin VII écrit que Simeon roi des Bulgares fit tous les Serbes esclaves mais qu'il les emmena tous excepté quelques uns qui se sauvèrent en Croatie, qu'il les emmena avec lui en Bulgarie en esclavage de sorte que la Serbie resta deserte.

Vaincre une nation et la tenir en esclavage dans sa patrie était commun et il en est encore ainsi. Mais emmener toute une nation en esclavage, une telle horreur que nous le sachions n'arriva qu'aux Juifs de la part des Asyriens et aux Serbes de la part des Bulgares.

En verité ce Simeon-là était un homme brave et puissant et arrogant, Constantinople tremblait devant lui. Et pourtant contre les Croates il était si faible que ces Croates anéantirent complètement son armée lorsqu'elle voulut envahir la Croatie.

Ce Simeon-là ne se recommandait pas par la politesse

(1) Cez Šafarik, slavische Alterth. Band I. pag. 60. 247.

28 ni par les sentiments humanitairs envers ses ennemis, et pourtant il ne fit pas subir aux autres cette honte bien qu'il put le faire, mais aux Serbes seulement il ne l'epargna.

Qui étaient ces Serbes-là? Combien il y avait de ces Serbes-là? Simeon le Bulgare pour qui prend-il les Serbes? Ici aussi nous apercevons le caractère historique des Tribaliens: les Serbes qui peuvent se sauvent devant les Bulgares et ils abandonnent leur pays. Mais peu d'entre eux eurent la chance de se refugier en Croatie. Il y a donc ici une preuve evidente que ces Serbes là se trouvaient très embarrassés et serrés de près sur un petit espace de terres; qu'ils étaient très étroitement serrés par l'ennemi et qu'ils n'étaient pas nombreux. S'il en était autrement ils purent se sauver en plus grand nombre et en tout cas les femmes avec leurs enfants auraient pu se sauver. Donc ces Serbes-là ne demeurèrent ni en Tribalie ni dans la Serbie d'aujourd'hui.

L'empereur Heraclius n'assigna pas aux Serbes d'abord une partie de terres particulières et desertes, mais il les mit dans ses populations ordinaires. Là dessus il est donc impossible même de s'imaginer un état serbe, car ce n'était autre chose qu'une colonie, un tas de population. Mais si cette population était au temps de Simeon, donc 250 ans après Heraclius si peu nombreuse, quel était alors le nombre et les qualités de cette population au temps de Heraclius? Combien pouvait-il en avoir de ces Serbes-là et quels étaient ces Serbes-là, qui demandèrent une demeure à Heraclius, qui ne savait pas s'il se levera le lendemain comme maître de son empire, et si non: entre les mains de qui il tombera?

Mais ce même empereur Constantin écrit que ces Croates-là demandèrent aussi à Heraclius une patrie et qu'il leur donna la Dalmacie c'est-à-dire le pays entre le Danube et la mer croate, entre la Macedoine et la Bavière s'ils arrachaient ce pays aux Oboriens.

De cette manière Heraclius donna aux Croates le monde: il leur donna tout ce qu'ils arrachent, tout ce qu'ils acquièrent en combattant. Mais il fallait arracher aux mains très fermes ces pays. La France était autrefois sous la domination romaine. Si le prince qui est aujourd'hui 1868 maître de Rome (puisque cette brochure parut en 1868).

29)

si ce prince dis-je offrait à quelqu'un la France comme cadeau sous condition qu'il l'arrache aux Français, dans ce cadeau il n'y aurait pas tant de nonsens que dans celui que fit l'empereur Heraclius. Les Avariens alors étaient relativement plus forts que ne le sont aujourd'hui les Français. A cet egard il n'y a donc pas de comparaison à faire entre les Croates et les Serbes: Les premiers ont du conquerir leur patrie avec les armes à la main, les seconds la demandèrent mendièrent et la reçurent de grâce de Byzance.

Quel en était le nombre et les qualités de ces Serbes-là, qui mendièrent pour une demeure dans ces temps-là lorsque quelques centaines d'hommes armés formèrent des armées importantes et redoutables même pour les états et les monarques chrétiens autrement forts que ne l'était Heraclius et son Byzance?

Quel en était le nombre et les qualités de ces Serbes auxquels, barbares et non-chrétiens qu'ils étaient, l'empereur Constantin ne craignit pas de donner comme demeure Thesalonique, sa seconde capitale?

Vers l'an 1000 nous lisons: que Bazil II prit par la force la ville de Serbie (ville qui s'appelait Serbie); qu'il installa dans la ville une garnison byzantine; que Nikolica qui defendit la ville contre l'empereur, se sauva; mais qu'il fut pris, emmené à Constantinople et nommé patricien; mais que ce Nikolica se sauva et qu'il assiégea la ville de Serbie avec Samuel roi de Bulgarie, et qu'il fut de nouveau pris et conduit à Constantinople (1).

En demontrant une Serbie qui toute n'était qu'une ville, pouvons-nous dire que nous repondrons à ces questions-là? Pouvons-nous dire que c'était la première Serbie de Heraclius; que les Serbes se sauvèrent de nouveau dans cette ancienne patrie aussitôt que les pays tombèrent sous les Croates où Heraclius les installa à leur seconde demande? Pouvons-nous dire que Simeon de Bulgarie rencontra aussi les Serbes dans cette Serbie? Nous ne nous prendrons pas la liberté de tirer des conclusions dans aucun sens sur une nation qui n'avait point de patrie fixe et stable. Mais en constatant d'après Constantin que les Serbes, emmenés par les Bulgares en esclavages s'établirent de nouveau en Serbie, d'où ils ont été emmenés, nous croyons

(1) Georg Cedrenus, pag. 551.

III 30 que c'est cette Serbie-là qui était ordinairement soumise (1) 75
aux Byzantins, celle-là peut-être avec une partie de Tribalie, celle-là donc dont l'évêque était sous l'évêque de Thesalonique (2). Or cela se comprend que nous avons une nouvelle Serbie, si l'empereur Basil a mis la population de cette Serbie-là dans un endroit.

Quel en était le nombre et les qualités des ces Serbes-là qui pourtant pouvaient se serrer dans la population de la province de Thesalonique dont la densité était si grande? La densité de la population de cette province était grande parce que cette province était le moins exposées aux coups des ennemis, parce qu'elle était protegée par la célèbre fange (boue) de Macedoine et parce qu'il n'y avait à craindre aucune attaque descente du coté de la mer; parce que la terre était fertile et extremement propre au commerce. Quel en était le nombre et les qualités de ces Serbes-là qui n'osaient pas abandonner le premier endroit que Heraclius leur assigna, mais ils le prièrent de vouloir bien leur permettre d'abandonner cet endroit?

Les questions sont-elles superflues? Oui, pour ceux-là qui pensent que les Serbes de Heraclius ne sont d'aucune valeur d'aucune importance ni pour le nom ni pour l'état ni pour la nationalité Serbe. Mais ces questions ne sont point superflues pour ceux qui croient le contraire c'est-à-dire qui croient à l'importance des Serbes de Heraclius à tous ces égards mentionnés plus haut. Ou il faut donner au Serbisme seulement l'importance géographique, ou il faut prouver l'importance des Serbes de Heraclius.

Après mûre reflexion sur ces questions nous ne craignons pas offenser la verité en concluant comme il suit: Les Serbes de Heraclius ne comptaient ni par miliers; ils ne purent peupler pas même un village, d'autant moins purent-ils peupler ces pays que Heraclius leur donna à leur seconde demande; ils se dissipèrent seulement dans ces pays deserts; ce qui est evident et disons-le prouvé par cela que les endroits où Constantin cite les Serbes ne sont liés par aucun lien et ne forment aucune unité, mais ils sont separés, des vraies colonies;

(1) Georg Cedrenus pag. 583.
(2) Banduri, imperium orient. t. I. pag. 201–2. Catalog. episcopor. „Thessalonicae subjicitur – III. episcopus Serviorum".

ces Serbes-là comme les Tribaliens visitèrent divers pays et endroits sans être nulle part maîtres d'eux mêmes et indépendants; ces Serbes là en demandant qu'on leur permette d'emigrer de la Serbie macedonienne demontrèrent qu'ils n'étaient pas une nation dans le sens du droit public, mais qu'ils étaient une poignée de vrais esclaves byzantins; ces Serbes-là restèrent des vrais esclaves byzantins même après avoir abandonnée la Serbie macedonienne; ces Serbes-là Siméon roi des Bulgares prit aussi pour une race esclave et il les traita comme on traitait les esclaves classiques (V.); l'ancienne nationalité, s'ils avaient une, de ces Serbes et Tribaliens, esclaves romains on ne connait pas, mais depuis le VII siècle de l'ère chrétienne ils appartenaient à la nationalité ou ils prirent la nationalité de ce peuple chez qui ils vagabondaient, donc ils étaient de nationalité grecque, albanaise, roumaine, bulgare, croate.

5) Constantin VII. écrit que l'habit d'esclave „Serbulja" tint son nom des Serbes et que l'on appela „Serbuljani" ceux-là qui étaient miserablement habillés.

Lorsque les Serbes retournèrent de Bulgarie après un esclavage de 7. ans, notre Constantin était un garçon assez agé; il connaissait ces Serbes-là de vue, il leur distribua des habillements.

Et sans la remarque de l'empereur Constantin, nous savons que les gens en esclavage n'ont pas d'habits à la dernière mode. De même nous savons qu'aujourd'hui encore non seulement les nations mais des simples bourgs, villes se distinguent l'un de l'autre par l'habillement, par le costume; nous savons que par exemple en Turquie la casquette rouge croate, le fez on appelle de nom Croatie (Hervatska) le pantalon croate on appelle le pantalon à la croate; nous savons nous connaissons dans les anciens temps l'habit: „Dalmalika"; l'habit perse (1), le „bardokukul lingonien" (2), la mandia de Liburne (3) etc nous savons en un mot que l'habillement portait anciennement le nom de la nation. Pouvons-nous donc dire que Constantin appliquait „Serbuljani" et „Serbulja" seulement à ces Serbes-là qui furent esclaves des Bulgares, et alors pouvons nous prendre seulement

---

(1) Ovidius, trist. X. V. 33. (2) Martialis, I. 54.
(3) Hecataeus, ter. circ. fragm. 61.

connaissance que ces malheureux se distinguaient par leurs habillements et leur chaussure; ou il nous faut rechercher, si Constantin n'appliquait pas ces noms aux anciens Serbes, aux Serbes en général?

En∫) Encore à la fin du V siècle il y avait sur la rive gauche nord-est du Danube des hommes qui savaient parler le grec; mais c'étaient des esclaves de la Thraces et de l'Ilyrie maritime, des esclaves que tout homme à première vue put reconnaître à la tête herissée et malpropre, à l'habillement chiffoné que c'étaient des gens malheureux esclaves en esclavage (1)

Voici ce qui est pis: les savants connaissent Serbulja et ils la prennent pour l'habillement esclave. Banduri nota à ce sujet: Serbula dit Ducange (du Fresne) dans son dictionnaire grec, sont des pantoufles aux yeux des Tribaliens et des Serves que l'on appelait Serbli — Tribalos, ὁ Σερβος (2). Voila donc ici aussi les deux noms Serbe et Tribalien confondu et pris pour synonymes.

Mais voici ce qui depasse tout: Basil II en arrivant dans la forteresse Stag, Elemag chef des habitants de Belgrade se presenta devant lui en costume d'esclave avec ses compagnons (3) Cela ne nous regarde pas de prouver cette qualité de chef ni ce Belgrad. Mais pour eviter tout malentendu de notre part il nous suffit croyons nous de remarquer que ce Belgrad d'après notre conviction n'était en Croatie: ce n'était ni Belgrade croate sur la mer ni sur la Save (rivière).

Soit que le chef de ces Belgradiens se soit habillé ainsi seulement pour montrer sa soumission, et qu'il était autrement habillé chez lui; soit que l'habillement esclave était le veritable costume national de ces Belgradiens et de certains leurs compatriotes et parents, — cela nous est égale ici: il suffit de savoir qu'il y avait encore au XI siècle chez une certaine population byzantine des habillements esclaves et cela même en quelque sorte dans les sphères gouvernamentales de ces populations.

(1) Excerpta de legationib. (edition de Venise) pag. 40. Prisci Rhetoris, hist. gothica.
(2) Imp. orient. t. II. Banduri animadvers. in Const. Porph. pag 59.
(3) Georg. Cedrenus pag. 561.

Comment ce chef ou gouvernant était-il habillé ? Il est impossible d'y repondre exactement, car les esclaves étaient differement habillés (1) Regardez certains Serbes : des petits hommes, dont le corps tout entier était couvert des plaies cicatrisées, le dos plein de plaies, couvert (le corps) d'une toile chiffonée ; quelques uns cachent seulement les parties genitales sous un chiffon, et tous sont habillé de sorte qu'ils sont presque nus à travers l'habillement les fronts leur sont decrits, les cheveux coupés, les pieds enchainés en fers (2). Par cela nous savons à peu près quels étaient les Serbuljani. Mais nous ne connaissons pas encore la Serbulja.

Le mot romain solea signifie une espece de pantoufle qui couvrait seulement la plante du pied (3), probablement à cause de sa ressemblance on prenait ce nom aussi pour designer le ferre de cheval. Ni Cato ni Varo ne conaissent encore le ferre de cheval, mais ils reflechissent comment faudrait-il faire pour empecher ~~que~~ les animaux de s'abimer ~~ses~~ leurs sabots. Aux temps de Plaute les artistes (des théatres) et d'autres gens dont la reputation n'était pas la meilleure (4) portèrent ces pantoufles et les confectionnaires fabricants de ces sabots ne comptèrent non plus parmi les (fabricants) artisans de bonne reputation (5). Cette chaussure n'était pas convenable pour le meilleur monde : Cicero reproche à Veres, parce que le dernier avait mis de ces sabots (6). Mais même au temps de l'empire lorsque l'esclavage produisit la demoralisation et lorsque la demoralisation detruisit toute differnce entre la convenance et l'impudence — pas meme alors cet chaussure n'était pas convenable pour les hommes et les jeunes gens qui devaient être meilleurs et plus convenables au moins par leur naissance (7).

(1) Malliot, recherches sur les costumes — des anciens peuples, t II. pag 220-1.
(2) Appuleius, metamorphos. IX. (3) Aul. Gell. noct. Attic. XIII, 12. ; Malliot, recherches, t. I. page 26. (Mongez) encyclopedie methodique, t V. pag. 463. (4) Plautus, trucul. II, 4.8. (5) Plaut. Aulul. III. 5.
(6) Cicero, 7. verr. „stetit soleatus praetor pop. R. cum pallio purpureo". —
(7) Aul. Gell. noct. Attic. XIII, 21. „Castritius rhetor ad discipulos adolescentes de vestitu atque calceatu non decoro — — — soleatos vos pop. R. senatores per urbis vias ingredi nequaquam est decorum".

Tout-à-l'heure nous avons prouvé que Serbula était une chaussure esclave. Nous avons uni la Serbula à solea. Cette chaussure portèrent les esclaves romains dans la Croatie nord-est, cette chaussure, nommée après Servula ce qui revient au même (I) serbula, l'étranger mit et la folie conserva comme armoiries de la Serbie.

Puisque nous savons qu'il y avait des Tribaliens differents; qu'il y avait plusieures Serbies, que l'on ne peut pas indiquer ni les frontières ni le nombre des Tribaliens ni des Serbies que l'antiquité et la science comprennent sous le nom Serbli et les Tribaliens et les esclaves (servus); que cette population est contemplée comme ancienne qui n'imigra pas dans notre patrie nord-est, puisque nous savons tout cela: pouvons nous nous etonner que les ecrivains ne sont pas d'accord ni sur le nombre de Serbies, ni sur leur etendu, ni sur leurs armoiries, ni sur l'intrepretation d'un et meme signe solea, ni sur le nombre de ces solea?

Faut-il s'etonner que dans cette incertitude tout écrivain ne dit que son opinion à lui et cela sans donner les raisons? Faut-il s'etonner que par exemple celui-ci ne connait la Tribalie ou la Rascie ou la Serbie, que l'autre confond ces pays; que l'un prend solea pour ferre de cheval, que l'autre la prenne pour pierre à feu (silex) et le troisième la prend pour lune etc etc

Voici cinq ecrivains, qui d'ailleurs se recommende bien par le savoir et le caractère, et pourtant pas même deux ne s'accordent, ne sont pas de même avis dans les mêmes choses:

Vitezović (1) attribue à la Rascie trois fers de cheval, à la Serbie quatre pierres à feu, à la Tribalie la tête du porc.

Palma (2) attribue à la Serbie la tête du porc.

Du Fresne (3) attribue à la Serbie quatre pierre à feu.

Tomka-Saski (4) attribue à la Serbie quatre lune.

Schwardtner (5) attribue à la Serbie la tête du porc, à la Rascie cinq fers de cheval. Cela suffit: en ~~éclairant~~ explicant le mot solea, nous explicâmes et Serbula de Constantin et les armoiries d'une Serbie sans savoir de laquelle.

(1) Ritter (Vitezović) Stemmatogr. illyr.
(2) Heraldica regni Hungariae page 67.
(3) Du Fresne, Illyricum II. IV. §. 62.
(4) Tomka-Saski introductio in geogr. t. I. parte II. cap. XVII.
(5) Schwardtner Statistik von Ungarn, Band II page 60.

Il en est de même pour les privilèges et en général pour les anciennes écritures (lettres) dans lesquelles on parle par exemple des roi des Serbes etc.

On connait le roi des Bavarois etc. mais on ne connait pas une nation bavaroise qui serait differente de celle de la nation allemande.

Il en est de même pour ces écrivains qui se servirent du plâtrage des lettres croates et grecques et puis disaient qu'ils écrivaient en Serbe. Ces lettres-là inventa la religion grecque de nationalité croate. En Croatie il existe encore des lettres qui s'appellent glagolitiques; mais nous ne connaissons pas une nation glagolitique. Il suffit de dire que ni Palmotić ni Gjorgjić ne connaissent, ne s'imaginent pas même une nationalité serbe.—

Ranjina dit que Alexandre le Grand était: „gospodar SerbGi"(1) (maître de Serbie). Faut-il comprendre que la Serbie appartenait aussi aux pays qu'Alexandre dominait? Gundulić ne nous permet pas de prendre Ranjina dans ce sens; car Gundulić dit que cet Alexandre était „Serbljanin"(2) (Serbe) c'est-à-dire habitant de la Serbie. Donc et Ranjina et Gundulić prennent les Macédoniens pour Serbes.

Nous savons que les Serbes de Heraclius se sauvèrent en Macédoine; que les Tribaliens étaient voisins (de celle-ci) de la Macedoine, même que les Tribaliens vagabondaient à travers la Macedoine, et que les Agriani se confondaient avec elle (XI, 1; X, IX.)

Ces deux Ragusains ont-ils formé leurs idées sur les Serbes d'après une de ces circonstance où d'après toutes?

Ces Ragusains prennaient-ils les anciens Macedoniens où peut-être les Macedoniens de temps plus recents pour des Serbes.

Les Macedoniens des temps plus recents sont pour la plupart des Armeniens et des Bohemiens, une population qui n'est pas à ce qu'on dit la plus noble, n'est ni de nationalité croate ni slave (slovinske).

Quels étaient les anciens Macédoniens?

Démosthène foudroya Philippe, père d'Alexandre le Grand en disant non seulement qu'il n'était grec; non seulement qu'il n'avait rien de grec ni sur lui ni en lui-même, mais que le sang barbare dont il descend n'était pas de meilleur ni de plus noble (sang); il est Macédonien par consequent du pays d'où ne sortit pas même un esclave capable (3).

(1) Dinko Ranjina (édition de Zagreb (Agram) page VIII.
(2) Osman, III, 17.
(3) Demosthène Philippe 9. (ailleurs Philippe 4.)

Demosthène savait bien que ce Philippe était un veritable Grec et que la Macédoine était plein de colonies grecques et que la classe dominante en Macédoine était la classe purement grecque. Mais Demosthène appelle Philippe du nom de Macédonien pour encourager les Atheniens contre lui. Ce n'est pas à la fougue oratoire qu'il faut attribuer le jugement que Demosthène emit sur les Macédoniens: les autres pensaient des Macédoniens autant que lui (1).

Gundulić dit que Troie se trouve à coté des contrées serbes (2). Gundulić prend ici la Thrace pour la Serbie, les Thraces (habitants de la Thrace) pour Serbes et c'est probablement l'ancienne Thrace et les anciens Thraces; car les Thraces plus recents sont des Turcs, des Grecs, des Bohemiens etc. des nations non-croates, selon Gundulić non-slovinski = non-slaves.

Nous savons qu'il y avait des Tribaliens thraces (X).
La Thrace était un nom géographique: des differentes nations y demeurèrent (3). La Thrace signifiait surtout la barbarie, le Thrace signifiait barbare (4).

Le poète Antiphane demande à la nymphe d'où qu'était venu quelque chose en Grèce. La nymphe lui repond que la gale (serb) vint sur les Lacedemoniens de Thrace du roi Sitale (5).

En Thrace il y avait la rivière Tear dont l'eau était „un medicament sûr contre la gale des hommes et des chevaux", et cette rivière s'écoulait dans la rivière Agriane (6) (IX).

En Thrace il y avait une nation des Mariandiens, une nation qui se vendaient elle-même en eslavage (7).

En Thrace il y avait une ville ou un état des esclaves: „Poneropolis" que batit à ce qu'on dit Philippe de Macédoine en emmenant là tous les criminels c'est-à-dire les espions (sycofantes) les faux temoins et d'autres crimirels semblables dont le nombre s'élevait vers 2000 (8).

En Thrace il y avait le pays de Cebrenius, Krebenius, Cerbenius et le peuple des Cebrenes, Kribenes ou Cebrines (9), peuple dont une branche extrayait les minerais des Coumanes aux environs de Troie (10).

(1) Aphtonii Progymnasmata, 9.
(2) Osman VII, 1.; XX. 47.
(3) Ammianus, Marcell. XXVII, 4.
(4) Aul. Gell. noct. attic. XIX, 12.
(5) Athenaeus deipnos I.
(6) Herodotus, hist. IV, 90.
(7) Athenaeus, deipnos. VI
(8) Theopomp. Philipp. XIII. fragm. 122.
(9) Strabo, geogr. XIII. C. Plin. Sec. hist. nat. V. 30.
(10) Herodotus, vita Homeri, 20.

Et ce peuple se vendait lui-même en esclavage, et à ce qu'il paraît il ne valait rien ni même pour l'esclavage (ni comme esclave) puisque beaucoup de Cerbins atteignirent la vieillesse sans trouver un acheteur. (1)

Gundulić a-t-il pris ces Cebrins pour Serbins (Serbes) ou Serbli; croyait-il que les Lacedemoniens donnèrent le nom de Serbli au peuple qui leur donna la gale; prenait-il pour Serbli les nations ou les peuples qui demeurèrent sur le Ĉear et sur l'Agriane, lorsqu'il savait que par exemple bosniaque litchan (ličan) portent le nom des rivières: Bosna, Lika et le Gundulić pensa-t-il, en emmettant un tel jugement sur les Serbes, pensa-t-il aux habitants de Ponéropolis ou aux Mariandins ou aux Tribaliens de la Thrace?"

Nous ne pouvons pas et il nous importe peu de répondre à ces questions. Mais en démontrant que les Ragusains ne se regardèrent point pour des Serbes, qu'ils ne prenaient les Serbes pas même pour des Slovinci (Slaves); qu'ils contemplèrent même les Samoyèdes pour des parents plus proches que les Serbes; qu'il y a même en Thrace de fond de base pour le nom serbe; nous croyons par cela avoir suffit à ce travail en démontrant que ce nom on peut tirer comme on veut: de la gale: serbež ou de l'esclavage.

---

(1) Ausonius Burdigalens. epist. XIV. ad Philippum, „Sic qui venalis tam longa aetate Crebennus (ailleurs Cebrenus) non habet emptorem, sit tibi pro pretio". —

1)

XII.

D'après la dissertation precedente (VIII) de ce- on dirait presque phénomène que les Serbes demandèrent deux fois une demeure à l'empereur Heraclius et non pas aux Croates qui pour cette poignée avaient même trop de place et de place sure; de cette circonstance on peut, croyons nous, conclure à tout autre chose plutôt qu'à une communauté des Croates et des Serbes.

Qu'en pensèrent de cette parenté (pretendue) les anciens (vieux) Croates? Cette questions nous importe peu, mais nous en aurons une reponse lorsque nous demontrerons comment nos aïeux employèrent le nom Serbe; donc il nous importe de traiter de ce nom.

Comme les Ragusains pouvaient et devaient connaître le Serbisme de plusieurs manières et de plusieurs points de vue; comme ces mêmes Ragusains appartenaient dans les temps aux Croates les plus éclairés; comme ils écrivirent relativement le plus; comme on dit d'eux aussi qu'ils sont des Serbes et qu'ils écrivirent en serbe: nous nous tiendrons donc dans ce dernier chapitre seulement aux Ragusains.

Comme chez beaucoup d'autres Croates ainsi chez les Ragusains on trouve autrefois le nom Slovinac, un nom qui leur était synonyme de Hrvat (Croate) (1).

Nous avons en passant emis notre opinion à l'egard du nom Slovinac (VI), et d'ailleurs on sait très bien à quoi s'en tenir à ce sujet (2). Ici nous n'en savons autre chose et disons le avec importance que ce nom: le nom Serbe a été introduit dans la langue croate depuis que les savants disparurent avec le bonheur et la liberté du sol croate.

Junius Palmotić compte dans ses Slovinci (Slaves) beaucoup de nations dont on sait qu'elles étaient et qu'elles sont d'une nationalité differente de la nationalité croate et de celle que quelques uns appellent nationalité slave (slovinska) (3). Mais Palmotić ne connait pas les Serbes dans cette foule de nations slaves.

Ignjat Gjorgjić met dans le sac slave même les Samoyèdes (4) etc et ni lui ne compte les Serbes aux Slovinci (Slaves)

Ces deux Ragusains donc non seulement qu'ils ne se tiennent pas pour Serbes mais ils ne prennent pas les Serbes pour une branche de ce très grand arbre slave (slovinski).

Mais Gjorgjić connait des „soldats serbes", des „troupes serbes" (5).
En effet on connait et les soldats et les troupes par exemple de Lika de Posavje, de Primorje etc, mais de là personne ne conclut à une nation independante non-croate de Lika, de Posavje ou de Primorje, mais tout homme raisonnable dit que ce sont de noms de province locaux ou géographiques.

(1) Brucrević, (Dubrovnik, III. pag. 55. (2) Bili k Slavstou ili ka Hervatstou? (Faut-il embrasser le Slavisme ou (le Croatisme) l'idée croate) page 10 et les suivantes.
(3) Dans Pavlimir, Danica ilirska de l'an 1837. № 26.
(4) Ig. Gjorgjić Pěsni razlike, page 7-8. (5) Idem Pěsni razlike, page 38.

Feuilleton de *la République française*
DU 16 MARS 1877

REVUE DES SCIENCES HISTORIQUES

CCLXIII

La langue serbe.

Jusqu'aux derniers événements qui viennent d'attirer l'attention du monde politique sur la région du Bas-Danube, peu de personnes, en France, auraient pu dire ce que c'était que le peuple serbe, quelle était son origine, quelle était sa langue, quelle était l'extension de son aire géographique. La presse, sur ces différentes questions, a beaucoup appris, dans ces derniers temps, au public qui cherchait à se renseigner, mais peut-être n'est-il pas sans intérêt de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cet important sujet. C'est ce que nous nous proposons de faire à propos de la langue des Serbes.

I

STATISTIQUE

Le groupe des langues slaves, dont le serbe fait partie, est une variété du type primitif dont procèdent également le sanscrit, le grec, le latin, le perse, l'allemand, etc. Il est constitué aujourd'hui par huit idiomes vivants.

A l'est, le *russe*, ou grand-russe ; puis, dans la Russie méridionale et dans une partie de la Galicie autrichienne, le *ruthène*, ou petit-russe; le *polonais*, parlé en Russie par quatre millions sept cent mille individus (4,700,000), en Prusse par deux millions quatre cent cinquante mille (2,450,000), en Autriche par deux millions quatre cent soixante-cinq mille (2,465,000); plus à l'ouest, dans la Prusse méridionale et la Saxe, le *slave de Lusace* — ou *sorabe* — idiome tout à fait en voie d'extinction et parlé par cent trente mille individus seulement (130,000), aux environs de Cottbus et de Bautzen. Au nord de l'Autriche se trouve une autre langue slave, celle-ci beaucoup plus importante : c'est le *tchèque*, ou slave de Bohême, avec le dialecte *slovaque*, parlés, tous deux ensemble, par six millions et demi d'individus (6,500,000) environ. Puis viennent les idiomes slaves du sud : tout à l'est, le *bulgare* (5,500,000 individus), parlé surtout dans la plus grande partie de la Turquie européenne; tout à l'ouest, le *slovène* (1,200,000), dans la Carinthie et la Styrie du sud, dans la Carniole et dans une partie de l'Istrie. Enfin, entre ces deux derniers idiomes, s'appuyant à l'est sur le bulgare, à l'ouest sur le slovène, le *serbe*, dont nous allons nous occuper particulièrement.

On pourrait aussi bien donner à la langue *serbe* le nom de langue *croate*. Le premier de ces noms est celui qu'elle porte dans l'Europe orientale, le second celui qu'elle reçoit dans l'ouest. Certains auteurs, pour tout concilier, l'appellent *serbo-croate* ou *croato-serbe*.

C'est dans le courant du septième siècle de notre ère que les ancêtres des Serbes et des Croates abandonnèrent la région des monts Carpathes et prirent le chemin du pays où nous les trouvons cantonnés aujourd'hui. Vers l'ouest, ils ne tardèrent pas à s'établir en Dalmatie; au sud, ils prirent rapidement possession du territoire compris dans la pointe triangulaire que forment le Danube, la Save, la Drave. C'est là que, dans le cours du neuvième siècle, ils furent catéchisés et convertis par des missionnaires chrétiens. Plus de deux cents ans s'étaient écoulés déjà, et les Slaves de Dalmatie, de Croatie et de Bosnie, jouissaient de leur pleine indépendance, quand apparut la nation conquérante des Magyars, peuple asiatique, parent des Vogouls et des Ostiaques, qui s'établit par la force des armes sur la frontière septentrionale des Slaves du sud. A la fin du onzième siècle, le roi de Hongrie Ladislas Ier avait conquis la Slavonie, puis la Croatie. Les princes serbes de l'Orient demeurèrent indépendants plus longtemps. Ce ne fut qu'au quatorzième siècle que la bataille de Kosovo (15 juin 1389) livra aux Osmanlis l'empire serbe de l'est.

Ces détails historiques rappelés d'une façon sommaire, jetons les yeux sur la carte linguistique de l'Europe actuelle et voyons quelles sont les limites géographiques du croato-serbe.

Nous remarquons tout d'abord que cette langue n'appartient pas à un seul et même Etat, mais qu'elle est répartie, au contraire, entre quatre gouvernements. Il est rare que l'aire géographique d'une langue coïncide avec les limites même d'un Etat. Pour le serbe, le phénomène est remarquable.

Si nous commençons par l'ouest, nous voyons qu'en Austro-Hongrie le croate occupe l'Istrie (moins une bande du littoral où se parle l'italien), puis la Dalmatie et les îles nombreuses qui en dépendent. Remontant un peu vers le nord, nous trouvons le croato-serbe dans toute la bande méridionale du territoire qui, dans la division de l'empire en deux portions, appartient aux Magyars : c'est à savoir la Croatie (Agram, Varazdin), la Slavonie (Esseck), la Sirmie, puis la plus grande partie du territoire compris entre Temesvar et Semlin.

Au sud de la Save, la principauté de Serbie, vassale de la Turquie, voit la langue serbe s'étendre sur presque tout son territoire. Dans l'est seulement de cette principauté (notamment à Zaïtchar), on parle une langue latine, le roumain.

Dans le domaine propre de l'empire ottoman, la langue serbe est parlée au nord-ouest : dans la Croatie turque, en Bosnie et en Herzégovine. Au sud, enfin, le serbe est la langue unique de la petite principauté du Montenegro.

Sur les 35,920,000 habitants de la monarchie austro-hongroise, on compte bien 16,169,000 Slaves, soit près de la moitié de la population totale. Parmi ces seize millions, les individus de langue croato-serbe compteraient pour environ 3,017,000, ainsi répartis approximativement : en Autriche, 553,000; en Hongrie 2,464,000.

On voit combien l'Istrie et la Dalmatie, qui relèvent de la couronne autrichienne, sont inférieures, sous le rapport de la population, à la Croatie, à la Slavonie et autres pays serbes relevant de la couronne magyare.

En somme, la onzième ou douzième partie des sujets austro-hongrois parlent croato-serbe.

En Turquie, on peut compter, dans les provinces de Bosnie, de Novi-Bazar et d'Herzégovine, environ 1,130,000 individus de langue serbe; c'est à peu près le nombre de ceux qui ont le turc pour langue maternelle. Dans la principauté de Serbie, à côté des 110,000 Roumains cantonnés dans l'est, à Zaïtchar et aux environs, on compte 1,140,000 personnes parlant le serbe. Enfin dans la principauté de Tsrnagora (Montenegro), la population — serbe tout entière — est d'environ 200,000 individus.

Nous arrivons ainsi à un chiffre de 5,487,000, qui nous paraît très-rapproché de la vérité. L'ethnographe tchèque Schafarik obtenait un résultat plus élevé; les Croato-Serbes étaient, pour lui, au nombre de six millions quatre-vingt-quinze mille. Czoernig, par contre, n'en comptait que cinq millions cent soixante-six mille cinq cents. L'auteur anonyme de l'excellent livre : *Les Serbes de Hongrie*, *leur histoire, leurs privilèges, leur église, leur état politique et social* porte à cinq millions deux cent cinquante mille environ (5,250,000) le nombre des Croato-Serbes de tous pays. Ce dernier chiffre, comme l'on voit, ne diffère pas très-sensiblement de celui que nous proposons nous-même.

II

LA LANGUE SERBE ET SES DIALECTES

Quelle est la place qu'elle occupe dans la famille linguistique slave?

L'ancien idiome slave, celui qui a donné naissance au russe, au polonais, au serbe et autres variétés de la même famille, est une langue qui a disparu sans laisser de monuments. On a bien donné le nom d'*ancien slave* à l'idiome dans lequel furent traduits les Evangiles dans le courant du neuvième siècle, mais cette dénomination est tout à fait inexacte. La langue des apôtres Cyrille et Méthode ne peut pas être acceptée par des linguistes pour la mère commune du russe, du polonais, du serbe, etc. Il est évident, par exemple, que certaines des formes de cette langue sont moins bien conservées — non-seulement sous le rapport phonétique, mais encore sous le rapport morphologique — que les formes serbes correspondantes. Le nom de cette langue slave aujourd'hui éteinte, et qui n'est plus employée que dans les offices ecclésiastiques, est celui de *slave liturgique*. Il se peut qu'elle ait donné naissance au bulgare moderne, mais à coup sûr ce n'est qu'une sœur du croato-serbe : ce n'est point son ancêtre.

Que le croato-serbe se rapproche davantage du bulgare, et surtout du slovène, qu'il ne se rapproche d'aucun autre idiome slave, le fait semble incontestable ; mais voilà, nous paraît-il, tout ce qu'il est permis de dire sur l'origine de cette langue. Les idiomes slaves, en effet, n'ont pas été suivis dans leur passé, dans leur évolution, comme ont pu l'être les idiomes germaniques ou, mieux encore, les idiomes d'origine latine. En fait, on a proposé quatre ou cinq classifications différentes pour la famille des langues slaves, mais aucune de ces classifications n'a pu s'imposer d'une façon évidente.

En tous cas, l'unité de la langue serbe est nettement établie, bien que cette langue se divise en plusieurs dialectes.

Si nous faisions le compte des variétés locales qui n'ont pas grande importance, nous arriverions sans doute à un nombre assez élevé de sous-dialectes; mais ce serait vraiment pousser trop loin l'amour des groupements et des divisions. On peut dire, en somme, que le croato-serbe comprend trois grands dialectes : le dialecte de l'est, celui du sud, celui de l'ouest.

Le premier est celui de Belgrade et de toute la Serbie. Il est également en usage chez les Serbes proprement dits de la Hongrie, c'est-à-dire au sud de Temesvar, à Zombor, à Novi-Sad. Le dialecte méridional fleurit surtout en Dalmatie : à Zara, à Raguse (Dubrovnik, en serbe). Enfin le dialecte occidental — qui certainement est le moins littéraire de tous — est le dialecte de la Croatie. Ce dernier est pénétré de formes slovènes venant de l'ouest : ainsi, à Zagreb (Agram), le serbe vulgaire, la langue populaire, offre des traces évidentes de cette influence.

La caractéristique principale qui les distingue les uns des autres est très-facile à saisir, et nous pouvons l'exposer en quelques lignes sans craindre de nous lancer dans des explications linguistiques qui seraient ici hors de propos.

Tandis que, dans le dialecte de l'est (à Belgrade, par exemple), la voyelle radicale *e* se prononce *é*, il arrive que dans le dialecte de l'ouest elle se change en *i*.

Exemples : à Belgrade on dit *vetar*, le vent; *selo*, le village (prononcez *vétar*, *sélo*) ; mais dans l'ouest on dit *vitar*, *silo*.

Qu'arrive-t-il dans le dialecte du sud, en Dalmatie ? Ici on ne dit ni *e* ni *i*, mais on écrit *je* ou *ije* que l'on prononce *yé* ou *iyé*. Exemples : *vjetar*, *sijelo* (prononcez *vyétar*, *siyélo*).

Evidemment cela ne peut être une difficulté. L'étranger qui parle serbe devra se conformer à l'usage de chaque dialecte, mais il peut, en toute sûreté, user à Belgrade de la prononciation de Raguse, à Raguse de celle de Belgrade; il lui suffit d'être fidèle à un seul et même système dans le cours d'une seule et même conversation.

Quant à l'ensemble de la grammaire serbe, il est certain qu'elle est assez difficile pour nous, comme, d'ailleurs, la grammaire de toutes les langues slaves.

Les lois euphoniques sont nombreuses, et il n'y a pas à songer à en faire bon marché; la déclinaison est très-compliquée, les cas sont nombreux, et les désinences varient suivant que le nom est masculin, féminin ou neutre. La conjugaison donne beaucoup moins de peine, mais elle offre aussi ses difficultés.

Ajoutez à cela l'écueil de l'accentuation. Dans certaines langues slaves, l'accent se place sans peine aucune. Ainsi, en tchèque, il porte toujours sur la première syllabe du mot ; en polonais, il porte (quand il ne s'agit pas de mots empruntés à des langues étrangères) sur l'avant-dernière syllabe. Mais en croato-serbe il peut affecter toute syllabe, quelle que soit la position de cette syllabe dans le mot. C'est ce qui se rencontre également en russe. C'est là, pour l'étranger, une difficulté considérable, et qui est d'autant plus augmentée que les lois d'accentuation ne sont pas encore scientifiquement expliquées.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la grammaire proprement dite, nous n'hésitons pas à penser que le serbe est, de toutes les langues slaves vivantes, celle que peuvent étudier avec le plus de profit les personnes curieuses de ces sortes de recherches. Elle a moins souffert assurément dans sa phonétique et dans le mode de structure de ses mots que n'ont souffert les autres langues congénères. L'apprenti

« slavisant » ne devra passer au russe et au tchèque qu'après s'être familiarisé avec le slave liturgique et le serbo-croate.

Nous ne voudrions pas, dans un article du genre de celui-ci, entrer dans des détails linguistiques tout à fait spéciaux. Cependant, quelques lecteurs aimeront peut-être à apprendre par un ou deux exemples quel est le genre de phénomènes qui distingue le serbe (de même que les autres langues slaves) des autres idiomes indo-européens, tels que le latin et le grec. Ces phénomènes sont de deux espèces : ils appartiennent, soit à la phonétique, soit à la morphologie.

Nous voyons d'abord, en ce qui concerne le tableau des voyelles et des consonnes, que le serbe, à côté de la consonne *r*, possède une voyelle *r*, inconnue au grec et au latin : par exemple dans les mots : *prvi* « premier » *prst* « doigt ». C'est une voyelle particulière, un peu étrange pour nous, mais dont la prononciation n'offre aucune difficulté. — Le serbe a nos consonnes *j* et *ch* (de : « je cherche ») : on les transcrit dans l'alphabet croate par les signes *z* et *s* surmontés d'un accent circonflexe renversé. On sait que ni le grec ni le latin ne possèdent cette paire de sifflantes. — Nous trouvons également, en serbe, les consonnes que l'on peut figurer en français par « tch » et « dj », puis ces mêmes consonnes légèrement « mouillées »; ces derniers sons n'offrent pas pour nous une difficulté bien sérieuse.

Les lois du passage de l'ancienne forme commune indo-européenne aux formes slaves, et particulièrement aux formes serbes, sont très-bien établies. Une des plus curieuses consiste en ce fait, que très-souvent le *k* de l'indo-européen commun devient *s*. Tandis, par exemple, que le grec *deka* « dix » et les formes celtiques *dec*, *deac*, conservent la consonne organique, le serbe dit *deset* « dix », *deseti* « dixième ». Le changement d'un *g* organique, en un *z* serbe est tout aussi fréquent : c'est ainsi que le *z* des mots serbes *znam* « je sais, je connais », *znan* « connu », correspond au *g* des formes grecques *gignôscô*, et latines *i-gnotus*, *co-gnomen*, *i-gnobilis*.

Au commencement des mots une loi très-importante fait que, dans la plupart des cas, les voyelles initiales a, e. sont précédées d'un *j* (prononcez comme le *y* français) qui est purement euphonique. Tandis, par exemple, que la forme organique *asti* « il est » devient en grec *esti*, en latin *est*, elle se change dans la langue serbe en *jest* (prononcez « yest »). Le mot *ja* « je » (qu'il faut prononcer « ya ») correspond rigoureusement au latin *ego* ; cette forme serbe, en effet, a été précédée d'une plus ancienne forme *jaz*, dont le *j* (égale y) est purement et simplement préfixé, comme il vient d'être dit, et dont le *z* répondait à un *g* du grec et du latin, selon le phénomène indiqué déjà ci-dessus.

Dans la conjugaison nous pouvons remarquer que le serbe — comme les autres langues slaves — a perdu l'ancien parfait, qui était formé par un redoublement de la racine. Ce parfait redoublé, le grec l'a bien conservé, témoin *leloipa*, parfait de *leipô*, « je laisse » ; le latin dit *tundo* « je frappe » et au parfait *tutudi*, « j'ai frappé ». En serbe, rien de semblable : le parfait se rend par une périphrase, par les formes du verbe auxiliaire « je suis, tu es... » accompagnées d'un participe dont le sens est celui-ci : « ayant fait telle chose... » Ainsi la formule *sam vidio* « j'ai vu », *sam dao* « j'ai donné », veut dire, à proprement parler : Je suis ayant vu, je suis ayant donné.

On comprend dès lors que si la personne qui parle, ou bien à laquelle ou de laquelle on parle, est une femme, le participe se met au genre féminin. Un homme dit *sam vidio* « j'ai vu », une femme *sam vidila*.

Même observation pour le pluriel : *smo vidili*, « nous avons vu » (c'est-à-dire : nous sommes ayant vu) est du genre masculin, et *smo vidile* est du genre féminin.

En fait, ceci n'est qu'un phénomène d'analytisme, et le français use d'un procédé analogue lorsqu'il dit : « J'ai dit, j'ai fait », alors que le latin, langue synthétique, dit en un seul mot *vidi, feci*.

Il serait superflu d'étendre la liste de ces exemples. Toutefois il ne faudrait pas croire que, parce qu'ils mettent le serbe en infériorité évidente vis-à-vis du latin ou du grec, il en soit toujours ainsi. Loin de là ! Le latin et le grec sont, en maintes circonstances, plus éloignés que le serbe de la langue commune indo-européenne.

III

LA LITTÉRATURE SERBE

Les anciens monuments du douzième et du treizième siècles en langue slave méridionale (inscriptions, diplômes, écrits liturgiques) ne sont pas encore du serbe proprement dit.

La véritable littérature croate et dalmate ne vient au monde qu'à la fin du Moyen-âge ; elle précède la littérature du serbe oriental. Au quinzième siècle, Raguse prend une influence littéraire considérable et garde cette prépondérance intellectuelle durant tout le cours du seizième et du dix-septième siècles.

Nous ne saurions nous étonner de voir ce mouvement se localiser chez les Dalmates et les Croates. Entre eux et leurs frères de l'est, les Serbes, il y avait en effet une puissante barrière, une barrière que l'esprit moderne était seul capable de briser : la diversité du culte. La Serbie se rattachait à l'Eglise orientale, la Croatie à l'Eglise romaine; la première ne connaissait que les caractères alphabétiques slaves, la seconde usait des caractères latins. C'est seulement au milieu du dix-huitième siècle que la Serbie orientale va secouer définitivement le joug liturgique qui pesait sur sa langue.

Dosithée Obradovitch fut l'instigateur de ce mouvement (1). Cet homme dont la vie, consacrée tout entière au développement de la littérature de son pays, fut pleine d'événements, parcourut — poursuivant toujours son but — une grande partie de l'Europe. Il étudia tour à tour en Dalmatie, en Grèce, à Venise, à Vienne, à Constantinople, à Moscou, à Leipzig, en Angleterre. Lorsqu'il mourut, à Belgrade, en 1811, son but était pleinement atteint. La Serbie avait une littérature propre.

Son œuvre fut continuée et puisamment développée par Vouk Stefanovitch Karadjitch, né dans un petit village de Serbie. « Il fit, dit l'auteur des *Serbes de Hongrie*, il fit ses premières études à Karlovci et à Belgrade, mais c'est en lui-même, dans son infatigable énergie, dans son amour du travail, qu'il puisa les trésors de science qu'il amassa. Lors de la chute de Kara-Georges il quitta la Serbie, vint s'établir à Vienne et put s'y adonner à l'étude. Son premier ouvrage décida de sa vocation ; ce fut une petite grammaire écrite d'après le langage vulgaire. Cette grammaire fut bientôt suivie d'un petit recueil de chants populaires. Stefanovitch allait plus loin qu'Obradovitch, en ce sens qu'il ne se bornait pas à écrire dans un style simple, mais recherchait partout les monuments de la littérature populaire, chants, contes, proverbes, pour en extraire les vrais principes de la langue.

» Dès l'année 1818, il fit paraître son dictionnaire serbe-allemand-latin, qui fit époque, non-seulement chez les Serbes, mais chez les Slaves en général. En même temps, il introduisait une orthographe simplifiée qui devait faciliter la lecture et l'écriture, enfin il donnait un lexique du véritable idiome populaire.

» Malgré leur haute valeur, il ne faudrait pas croire que les travaux de Karadjitch n'aient pas trouvé d'ardents adversaires. Tout novateur doit s'attendre à des attaques, et celles contre lesquelles le modeste et savant écrivain eut à lutter furent d'autant plus vives qu'elles vinrent du clergé. On lui reprocha de sacrifier les traditions reçues dans l'Eglise, où l'ancienne langue bulgare faisait presque partie du dogme..... L'opposition qui porta quelques prêtres exaltés jusqu'à détruire les exemplaires de ce livre qui leur tombèrent sous la main, ne l'empêcha pas d'avoir un immense retentissement. Karadjitch était d'ailleurs sur la brèche et défendait vigoureusement ses doctrines. En 1821, il publia un premier recueil de contes nationaux et répondit à ses principaux adversaires. »

A la fin, Vouk sortit vainqueur d'une lutte de cinquante années. Il était arrivé à faire accepter pour ce qu'elle valait en réalité, la langue véritable du pays et à montrer comment elle était digne de servir d'idiome littéraire.

Le fond de cette littérature est, comme on le comprend aisément, le chant populaire, le *pesma*, *pisma* ou *piesma* (selon les prononciations dialectales que nous avons signalées ci-dessus).

Tantôt le *pesma* est héroïque : il raconte le désastre de Kosovo, le joug détesté de l'Osmanli ; il pleure sur les malheurs de la patrie et ravive l'espérance d'un meilleur avenir. Tantôt il évoque des idées pleines de grâces et de charme ; il est naïf, souvent tendre, souvent aussi passionné : rarement précieux et de goût affecté.

Voici, d'ailleurs, un ou deux exemples de cette dernière espèce de pièces. Je traduis le texte à peu près mot à mot et aussi simplement que possible :

« Une jeune fille est assise près de la mer et se demande à elle-même : Ah ! doux et cher Dieu ! y a-t-il quelque chose de plus vaste que la mer ? Y a-t-il quelque chose de plus long que la plaine ? Y a-t-il quelque chose de plus rapide que le cheval ? Y a-t-il quelque chose de plus doux que le miel ? Y a-t-il quelque chose de plus cher qu'un frère ?

» De la mer un poisson répond : O simple jeune fille ! Le ciel est plus vaste que la mer ; la mer est plus longue que la plaine ; l'œil est plus rapide que le cheval ; le sucre est plus doux que le miel ; celui qu'on aime est plus cher qu'un frère. »

Autre *pesma*, celui-ci un peu plus recherché :

« Si j'étais la pauvre eau froide, je saurais bien où prendre ma source ! Je prendrais ma source sous la chère fenêtre où celui qui m'est cher se vêt et dévêt, pour que celui qui m'est cher s'abreuve de moi, pour qu'il me porte à son cœur. »

Ces deux pièces sont prises au hasard, entre une foule d'autres. Ce ne sont ni les meilleures ni les moins bonnes : on peut dire que tous ces morceaux ont la même valeur. Ce sont des pièces essentiellement populaires et que leur origine naïve sauve précisément du maniérisme et du mauvais goût.

Les progrès de la littérature serbe furent puissamment encouragés par la fondation d'une société patriotique, la *Matica srbska* (reine des abeilles serbe), qui eut d'abord son siége à Pesth. Cette société publia les « annales serbes » *letopisi srbske*), qui, en 1865, se transportèrent à Novi-Sad, au milieu des Slaves de la Hongrie méridionale.

Vers 1835, le rapprochement commença à se faire entre la littérature des Serbes occidentaux (Croates) et des Serbes orientaux. Ce rapprochement était dû surtout au mouvement politique, et il est certain qu'en retour il favorisa puissamment ce même mouvement. Des journaux politiques parurent chez les Slaves du Sud, rédigés en langue croato-serbe, et les Magyars — qui certes étaient des hommes de liberté, mais lorsqu'il s'agissait seulement de la liberté pour eux-mêmes et du maintien de leurs priviléges féodaux, — les Magyars se trouvèrent en présence d'une nation qui avait enfin conscience d'elle-même, de son passé, de son présent, de son avenir.

L'auteur des *Serbes de Hongrie* a tracé, à la fin de son ouvrage, l'histoire de la presse serbe de 1835 à 1874. C'est un tableau bien intéressant et qui montre d'une façon frappante les progrès de cette nation, ou, pour mieux dire, de ces fragments de nation dont le vœu constant est de se réunir les uns aux autres en un seul et même corps, mais que les rivalités et le manque de programme des puissances européennes tiennent toujours séparés.

Aujourd'hui, la littérature scientifique des Croates et des Serbes est d'une importance réelle. L'académie d'Agram a considérablement aidé à la développer. A côté de travaux purement scientifiques, nous remarquons, dans cette littérature, des œuvres de pure érudition qui lui font grand honneur et que pourraient envier bien des pays qui passent pour être aujourd'hui au nombre des premières puissances de l'Europe.

Il reste aux Slaves du Sud, pour arriver à une union plus complète encore (en dépit des barrières politiques qui peuvent les séparer, au moins en apparence) à perdre le souvenir de leurs dissidences religieuses. Il y a là un sujet de discorde que leurs ennemis entretiendront toujours. A eux de terminer ce désaccord en renvoyant dos à dos popes grecs et prêtres latins ; il leur suffit, pour hâter la venue du jour qu'ils attendent, d'être patriotes comme leurs frères, et de lutter sans relâche, comme ils l'ont fait depuis tant de siècles, pour leur organisation fraternelle et leurs institutions véritablement démocratiques.

A. HOVELACQUE.

(1) *Les Serbes de Hongrie*, p. 169 s. — Paris. Maisonneuve, 1873-74.





